

La Semaine égyptienne

La plus importante Revue d'Égypte

Organe du "Touring Club de France" section d'Égypte

**VOIR
DANS
CE NUMERO**



**NOTRE
CONCOURS
des
MOTS CROISÉS**

SOMMAIRE:

N^{os}

29

30



HORS TEXTE ● G. PICARD, *Une photographie* ● D. TREBAOT, *Horizons Bretons* ● AHMED RASSIM, *Un peintre pour les peintres* ● J. R. FIECHTER, *Poèmes* ● L. C., *Joseph Rivière et son œuvre* ● NIZZA, *Brindilles* ● IVAN GOLL, *Poèmes* ● E. MARSAN, *Esprit et Beauté des Dames Grecques* ● M. PÉTRUS, *Profession de Foi* ● *La Croisière du Cutter "Samir"* ● ELFRIED ELSE, *Essai sur l'humanisme* ● H. D., *Musée de Faenza* ● CROISIER, *Demain... Simplicité* ● Dr. C. A. LAZZARIDES, *L'Égypte Ancienne* ● JEANNE MARQUÈS, *Notes sur quelques livres* ● LES SPORTS ● LA FINANCE ● LES THEATRES ● LES SPECTACLES ● CONCOURS DE MOTS CROISÉS DOTÉS DE PRIX.

P. T. 2

1er Octobre 1927

A tout nouvel abonné "LA SEMAINE EGYPTIENNE" offre comme prime, une superbe gravure (40x65) reproduction des plus beaux tableaux des Musées d'Europe.



Offrez une machine
à coudre
PFÄFF
C'est le cadeau le plus utile

Dépositaire:
C. SPIRO
Rue el Bawaki - Le Caire.

SPÉCIALISTE :
Coupe de cheveux
Ondulation Marcel
Ondulation à l'eau
Teintures
pour cheveux
Champooing
Manucure
Massage
Grand
choix de Parfumerie
Ecaillé, etc.
Articles de Toilette
en tous genres.

Maison RUDOLPH
EX-EUGÈNE
LE CAIRE
25, Rue Kasr - El - Nil, 25
COIFFEUR pour DAMES
SALON POUR MESSIEURS
PARIS - LONDRES
Téléphone : 4553 — Ataba

Vêtements TIRING

Le Caire - Ataba el Khadra
Succursale: Rue Emad-el-Dine.

LA PLUS GRANDE ET LA PLUS ANCIENNE MAISON DE L'ORIENT
La seule avec ses Fabriques en Europe

SERVICE MARITIME ROUMAIN BUCAREST

Départs réguliers d'Alexandrie (Quai 21) pour
LE PIREE — CONSTANTINOPLE — CONSTANZA
par les bateaux de luxe *Dacia*, *Regele Carol I*, *Romania*.

PRIX REDUITS D'ETE JUSQU'EN NOVEMBRE

Agents Généraux pour l'Egypte :
N. V. Wm. H. Muller & Co.
ALEXANDRIE LE CAIRE PORT-SAID
14, rue Stamboul 48, Place de l'Opéra 27, rue América
Tél. 946 Città Tél. 3704 Ataba Tél. 141

PROCHAINS DEPARTS

<i>Romania</i>	le 4 Oct.
<i>Regel Carol I</i>	11 »
<i>Dacia</i>	18 »
<i>Romania</i>	25 »
<i>Regel Carol I</i>	1 Nov.
<i>Dacia</i>	8 »
<i>Romania</i>	15 »

NATIONAL BANK OF EGYPT

Constitué aux termes du Décret Khédivial du 25 Juin 1898

CAPITAL. Lst. 3.000.000. — FONDS DE RÉSERVE Lst. 2.550.000

Siège Social : LE CAIRE — Succursale : ALEXANDRIE

AGENCES EN EGYPTE ET AU SUDAN:

Asslout, Assouan, Benha, Beni-Souef, Chebine El Kom, Damanhour, El Obeid, Fayoum, Heliopolis, (Caire), Kafr-el-Zayat, Kassala, Kének, Khartoum, Luxor, Mansourah, Mahalla Kébir, Minieh, Mousky, (Caire), Omdurman, Port-Saïd, Port-Sudan, Rod-el-Earag, (Caire), Sohag, Suez, Tantah, Tohar, Wad-Medani Zagazig, et les Succursales et Agences: ex-Lloyd's Bank Limited à Alexandrie, Benha, Beni-Suef, Fayoum, Mansourah, Mehalla Kebir, Minieh, Tantah, Zagazig. Le Caire, Rue Fadl, Mousky, Sayeda-Zenab.

Banque Belge pour L'Etranger

SOCIÉTÉ ANONYME

Filiat de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Siège Social: BRUXELLES

Succursales et Agences: LONDRES, PARIS, BUCAREST,
BRAILA, CONSTANTINOPLE, NEW-YORK, PEKIN
SHANGHAI, TIEN-TSIN, HANKOW

Le Caire: 45, Rue Kasr-el-Nil. — Alexandrie: 10, Rue Stamboul.

Traite toutes les opérations de banque.

DEUTSCHE ORIENTBANK A. G.

(Ex Banque Hassan Said Pacha)

Succursale du CAIRE :
47, Rue Kasr-el-Nil, 47

Succursale d'ALEXANDRIE :
4, Rue Adib, 4

Téléphones : No. 45-95
" " 29-10

Téléphones : No. 34-72
" " 68-86
" " 68-87

Adresse Télégraphique :
"DORIBANK"

Adresse Télégraphique :
"DORIBANK"



STYLOS
WATERMAN & SWAN
Chez STAVRINOS

23, Kasr - el - Nil

THEATRE KURSAAL-DALBAGNI
COMPAGNIE GRECQUE D'OPÉRETTE RITSARDI-SAMARDZIS
(avec la collaboration de M. Manos Philippidis)



Mme Olympia Candiotti-Ritsardi



M. Manos Philippidis



M. Yanni Iairou



Mme Conetta Moskou



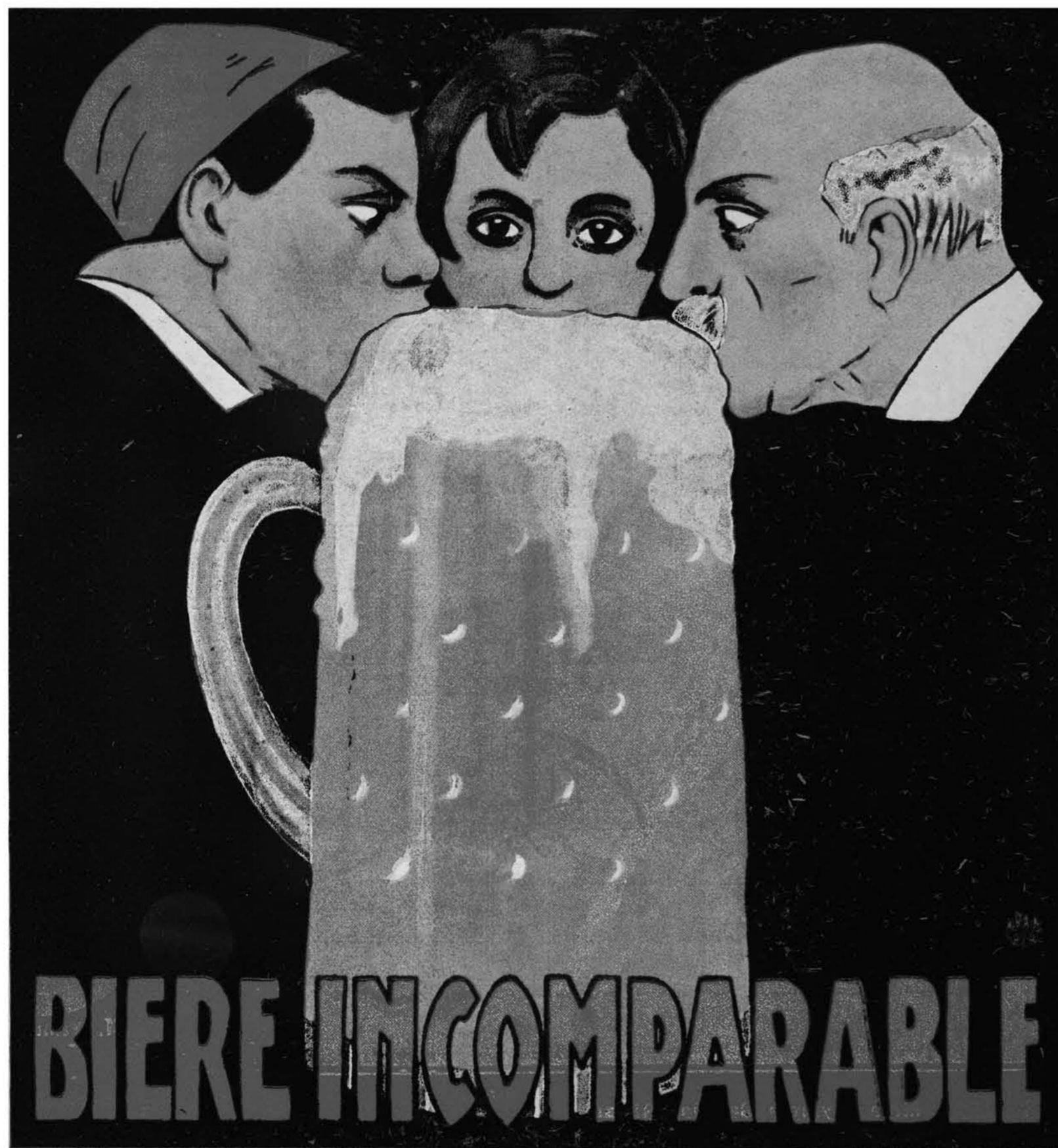
M. Constantinou



Mme Marica Miliadou



BUVEZ DE



Admirez-la, Goutez-la
et savourez-la jusqu'à la dernière goutte

CROWN &

LA BIÈRE

La bière procure une joie saine et fait les délices de tout le monde pendant les chaleurs, parce qu'elle est rafraichissante et hygiénique. Mais pour tirer de cette boisson tous les effets salutaires qu'elle offre, il faut qu'elle soit consommée, sur les lieux mêmes de sa fabrication. Buvez donc de la Bière Crown & Pyramides.



La Bière est un aliment complet

Un litre de bière contient 60 grammes de matières diverses qui constituent son extrait.

D'une part, cet extrait contient des hydrates de carbone, d'autre part 5 grammes de matières azotées. La valeur nutritive de ces substances est assez connue pour que nous ayons besoin d'insister.

Mais pour tirer de la bière tous les effets salutaires qu'elle offre, il faut qu'elle soit consommée sur les lieux même de sa fabrication.

Buvez donc de la bière Crown & Pyramides. Elle est hygiénique et rafraichissante.

*Dépôt Central : Imm. C. — Rue Emad el Dine
(ruelle du Cosmographe) — Téléph. 748 Medina*

PYRAMIDES

THEATRE KURSAAL

COMPAGNIE GRECQUE D'OPÉRETTE RITSARDI-SAMARDZIS

(avec la collaboration de M. Manos Philippidis).

Depuis mercredi dernier, 28 Septembre, les planches du Kursaal sont tous les soirs, foulees par l'excellente troupe grecque d'opérette de Mme Ritsardi et de M. Samardzis lesquels, ne tenant aucun compte des sacrifices énormes que comporte le voyage de Grèce en Egypte d'une tournée théâtrale comme la leur, s'en sont venus entourés d'une véritable pléiade de collaborateurs de talent, parmi lesquels nous relevons les noms suivants :

Mme Olympia Candiotou-Ritsardi, soprano à la voix exquise et au jeu parfait. Chacune de ses créations — et elles sont nombreuses — a été pour elle l'occasion d'un nouveau triomphe.

Mme Concetta Moskou, soprano dont la voix est d'une qualité rare et d'un velouté adorable.

Mme Marica Miliadou, soubrette, au jeu endiablé, doublée d'une femme excessivement élégante et d'une danseuse au-dessus de tout éloge.

Mmes Lola Philippidou, Aristi Douca, Toto Liaska, Mary Fléry, Popi Pléménidou, completent neureusement cet essaim de jolies femmes et d'actrices talentueuses.

Du côté hommes — à tout seigneur tout honneur — nous saluons en premier lieu *M. Manos Philippidis*, artiste en tous points supérieur et dont l'éloge n'est plus à faire. Puis, ce phénomène sympathique et élégant, ce déchaîneur de fou-rire, ce danseur et ce chorégraphe accompli qui a nom *Yanni Iatrou*, et hâtons-nous de dire à tous deux combien grande est notre admiration et profonde notre gratitude pour les quelques heures exquises que nous vivons grâce à leur intelligente fantaisie et à leur verve inépuisable.

Nous devons une mention spéciale aux deux ténors de la troupe *MM. D. Cardamatsis et M. Constantinou* (dont nous nous réservons de parler un autre jour plus longuement) et à *MM. Nicos Miliadis, E. Candiotis, M. Hadziconstantinou, P. Pléménidis, Jean Joannidis et C. Doucas*, pour la façon très soignée dont ils interprètent leurs rôles respectifs.

Le ballet, dirigé par le danseur russe *M. V. Séroff* et ayant comme première ballerine la ravissante *Mme Paulette Dorika*, accomplit tous les soirs des miracles de grâce, de bon goût et d'eurythmie.

Les chœurs, recrutés avec beaucoup de savoir-faire, ainsi que l'orchestre placés sous la conduite conjugée et savante des *Mos. Joseph Ritsardi et Aldo Vella*, remplissent leur tâche avec conscience et dignité.

Nous avons eu, jusqu'à présent, le plaisir d'applaudir ce valeureux ensemble dans les deux œuvres suivantes : *Cathérine-la-Grande impératrice de Russie* (de Gilbert) et *La Comtesse Maritza* (de Kallmann). Mais le répertoire de la troupe, aussi riche que varié, comprend heureusement un très grand nombre d'opérettes lesquelles, durant les quelques semaines où la Compagnie Ritsardi-Samardzis séjournera au Caire, seront offertes aux habitués du Kursaal en spectacles soigneusement montés, admirablement exécutés et à des prix très modérés.

P.S.



LA SEMAINE EGYPTIENNE

LA SEMAINE EGYPTIENNE rédigée par une élite d'écrivains et d'artistes, est la plus importante, la plus belle et la mieux illustrée des revues similaires paraissant en Egypte.

Elle rend compte avec indépendance et éclectisme du mouvement artistique, musical, théâtral, littéraire, scientifique, financier et sportif.

LA SEMAINE EGYPTIENNE



EN VENTE PARTOUT.

Demandez l'Echantillon Gratis à la
Sté. Anon. des
DROGUERIES d'EGYPTE.
B.P. 193
LE CAIRE.

Libre
de tous
poils superflus.

Elle ne se sent jamais mal à l'aise, car son miroir lui dit, en vérité, que sa toilette est parfaite; complète dans ses plus petits détails. Elle se réjouit que c'est MYORA qui lui donne cette satisfaction. Cette merveilleuse crème parfumée enlève promptement, facilement et sûrement, toutes traces de poils superflus. Elle fait que rasoirs et produits chimiques dangereux sont choses du passé.

Vous l'appliquez dès qu'elle sort du tube et vous vous lavez ensuite à l'eau froide. Et votre peau sera merveilleusement blanche, souple et lisse.

Spectacles de la Semaine

THÉATRE KURSAAL — Troupe d'Opérette

CINÉMA EMPIRE — A la recherche du bonheur

JOSY PALACE (ex Kléber) — Roman d'un jeune homme pauvre (modernisé)

CINÉMA METROPOLE — Faut pas s'en faire

GAUMONT PALACE — Le femme du Don Juan

AMERICAN COSMOGRAPH — Diavolo Roi de l'Acier

CINÉMA TRIOMPHE — Don X fils de Zorro

LES ARTS ◦ ◦
LA MUSIQUE ◦ ◦
LE THÉÂTRE ◦ ◦
LE CINÉMA ◦ ◦ ◦
LES EXPOSITIONS
LES LIVRES ◦ ◦ ◦
L'HUMOUR ◦ ◦ ◦
L'ATHLÉTISME ◦ ◦

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Egypte

Directeur-Propriétaire
STAVROS STAVRINOS
Boite Postale No. 694

RÉDACTION - ADMINISTRATION
23, Rue Kasr-el-Nil

ABONNEMENTS ANNUELS
Egypte P.T. 100 — Etranger Lst. 1

LA FINANCE ◦
L'INDUSTRIE ET
LE COMMERCE ◦ ◦
LES SPORTS ◦
LA DANSE ◦ ◦ ◦
LA MODE ◦ ◦ ◦
LES MONDANITÉS
LES SPECTACLES ◦



SON ALTESSE ROYALE LA PRINCESSE HÉLÈNE DE GRÈCE
ET SON JEUNE FILS MICHEL, ROI DE ROUMANIE

LES CONTES

UNE PHOTOGRAPHIE

La famille Goiraude entretenait des relations familières avec le Diable.

Ce personnage bien connu pour ses fautes et pour ses mœurs, se manifesta à M. et à Mme Goiraude et à leurs enfants, par l'envoi des esprits — disons nécessairement démoniaques et malins — qui n'ont de meilleur logis sur la terre que le bois des tables.

Passé minuit, M. Goiraude posait au milieu de son salon un guéridon ripoliné, où se remarquait la trace des doigts empressés à communiquer leur fluide. Il s'asseyait; les siens pareillement, et après une sorte d'oraison terrifiante parce que formée de termes saugrenus, M. Goiraude invoquait les messagers de Satan.

Ils accouraient en foule, appelés ou élus. Ils se disputaient la place, la famille n'en doutait pas, et elle croyait enregistrer leur grouillement immonde mais crier.

De toute éternité M. Goiraude se passionna pour les attrait du spiritisme, et il fit partager sa manie à sa femme, puis à ses enfants. Unanimes maintenant à célébrer le plus singulier des cultes, les Goiraude ne vivaient que pour les morts. En outre des esprits anonymes qui occupaient le guéridon en masse, ils se réservaient le délicat plaisir d'arracher au néant, à leur usage, des ombres qui portaient un nom, et celles-là plus proches de St. Pierre le bon portier — ignorant du denier à Dieu, ô concierges ses frères! que de Caron, le triste sire à la barque, toujours avide d'une obole.

C'est ainsi que les Goiraude, ces petites gens, comptaient dans leurs relations jusqu'à Bertrand Duguesclin, Bonaparte et Jeanne Hachette. Faut-il noter que ces célébrités ne brillaient pas à la table ainsi qu'elles brillèrent sur les champs de bataille? Elles ne manifestaient de capacités spirituelles qu'à la hauteur de la compréhension propre à la famille Goiraude. Et quels médiocres visiteurs, eux aussi, les défunts parents ou amis!

Mais les uns et les autres suffisaient à combler les aspirations des Goiraude.

Ceux-ci se permettaient, quelquefois, une diversion à leur jeu. Lors de la période estivale, ils quittaient Paris pour profiter d'une villa, leur propriété, sise dans la grande banlieue, et ils purifiaient leurs poumons gorgés des miasmes de la ville, au contact de l'air d'ailleurs vicié par le passage des automobiles. Ils préféraient alors, au petit guéridon, l'honnête table carrée, toute en bois blanc, que dans la salle à manger ils chargeaient des fruits et des légumes du jardin. Les jeunes Goiraude écrasaient des fraises rubicondes sous le martèlement sonore de leur cuillère, et ils dépouillaient de leur mante aux tons nuancés les pêches lourdes.

Mme Goiraude tripotait un ouvrage, l'embryon d'une cravate qu'elle destinait à M. Goiraude, et ce *pater familias*, au retour des promenades accomplies sous le soleil crû de la route nationale poussiéreuse et uniforme, se clôturait dans une chambre noire. Non pas qu'il se livrât à des opérations occultes particulièrement compliquées; au contraire il renonçait temporairement à toutes. M. Goiraude développait ses plaques. Il trouvait un reposant plaisir à braquer un appareil photographique sur le paysage; pas une meule, pas un débit, n'échappaient au regard curieux de son objectif.

Une après-midi bourdonnante de guêpes et lumineuse des bienfaits d'une exceptionnelle atmosphère, il résolut de prendre une photographie de ceux qui composaient sa famille. Il assigna à Mme Goiraude un poste d'honneur, le dos contre le marronnier orgueil du jardin, et de chaque

côté il planta ces drapeaux héritiers de son sang: Jacqueline et Charles Goiraude.

Sous le coup d'un léger vin de dessert que sa femme avait quéri à certain tonnelet réservé aux beaux jours, M. Goiraude s'avéra de si gracieuse humeur qu'il réjouit les siens d'un vieux fond de plaisanteries que plus d'un photographe forain lui eût envié. Avec le bagoût d'un qui porte un estomac content, il n'omit pas de rappeler qu'un oiseau, un mystérieux petit oiseau, surgissait de l'appareil au commandement « trois » et que les patients ne devaient pas perdre de vue la retraite de l'animal s'ils tenaient à ne pas compromettre la réussite de leur portrait. Mme Goiraude et ses enfants cessèrent de rire à dents épanouies, pour prendre la figure parfaitement immobile des condamnés attachés au poteau; M. Goiraude prononça: « un! », puis: « deux! », puis — comme sa famille guettait sinon l'impossible oiseau du moins le « trois » final — : « deux et demi! »

C'est là un effet sûr. Tout le monde rouvrit les dents. Après quoi, à l'explosion provoquée par l'excellente plaisanterie, une nouvelle pose succéda.

M. Goiraude cette fois prononça le « trois », et en même temps, il pressa la poire de caoutchouc ainsi qu'il fallait. Mais en même temps, d'autre part, un oiseau chut sur le sommet de l'appareil. Cependant que M. Goiraude reculait effaré, les siens criaient qu'ils avaient véritablement vu l'animal annoncé.

— Mais le voilà, exclama Jacqueline. Et elle prit entre ses doigts rouges, emblèmes de l'âge ingrat, le corps menu, tiède et sanglant d'un pauvre oiselet, tombé d'un nid que les Goiraude eussent pu apercevoir à travers les branchages du marronnier.

Ils se hâtèrent d'attribuer à des causes impénétrables l'événement.

— Présage! c'est un présage!... murmura M. Goiraude. Il se passe dans ce jardin des choses... des choses...

Il eut été embarrassé de définir quelles choses. Mais il rencontrait de quoi alimenter sa passion, et s'il ressentait une peur l'envahir, c'était délicieusement. Les siens éprouvèrent un égal tremblement apeuré; leur visage s'en montra radieux.

M. Goiraude le lendemain, seul dans la chambre noire s'adonnait aux travaux nécessaires au développement d'une plaque. La lumière rouge issue de la lanterne guidait ses gestes, et il méditait en silence. Il crût bien entrevoir des formes traverser la nuit à laquelle, l'exercice de la photographie l'obligeait, et il creusa le mystère surgi dans le jardin. Cet oiseau, qu'est-ce donc qu'il annonçait d'extraordinaire?

Et M. Goiraude imprimait à la cuvette où baignait la plaque, le mouvement de va-et-vient qui peu à peu fait paraître la vue. Il éleva à plusieurs reprises la plaque, attentif à surveiller le développement. Tous les amateurs connaissent ce genre d'émoi: la photographie sera-t-elle réussie? ou ratée?

Il distingua les paisibles figures des siens, le marronnier, l'ensemble du jardin et du groupe. Il sourit: « ça venait, et ça venait bien ».

Mais brusquement il regarda mieux... de près... de très près... la plaque.

M. Goiraude haletait. Il voyait, au second plan, derrière sa femme et ses enfants, trois personnes... trois autres personnes..

Dans celles-ci il reconnaissait feu Alexandre Goiraude son père, feu Emilie Goiraude sa mère, et feu Hector

Goiraude son frère. Tous décédèrent dans la villa, naguère leur propriété. Tous étaient là.

— Le présage annonçait donc ce miracle! balbutia M. Goiraude. Je n'ai pas seulement photographié trois vivants. J'ai photographié trois défunts.

Grâce à l'éclat du soleil, la plaque après les opérations en usage, fut rapidement tirée. Les Goiraude purent admirer une épreuve où six personnes au lieu de trois étaient dans le jardin.

Les défunts ne présentaient pas la netteté des vivants. Ils avaient le flou des apparitions. M. Goiraude reconnaissait quand même, son vieux père et les outils de jardinage dont il se séparait rarement; il retrouvait sa bonne mère dans la robe à carreaux qu'elle revêtait volontiers, et son frère affectionné, porteur de cette canne à pêche avec laquelle il guerroyait contre les poissons de l'étang voisin. Ils souriaient avec bonté, tous. Et à la vue de ses parents, de son frère quasi-ressuscités, surgis des Enfers et tels qu'ils les connut et les aima, M. Goiraude sanglota.

Mais c'était moins d'émotion que de plaisir.

Sa femme penchait une mine pétrifiée sur l'épreuve; Jacqueline et Charles Goiraude regrettaient le temps où leur grand-mère les régalaient d'une savoureuse crème au lait d'amande.

— Ainsi, soupira M. Goiraude, hier ils étaient là. Lorsque nous devisions gaiement, eux circulaient parmi nous, invisibles mais présents.

Il inspectait le jardin, anxieux de surprendre peut-être les chères ombres. Mais rien. Il brandit l'épreuve.

— Et je tiens ce témoignage ! Cela mérite bien une communication au *Grand Cénacle*.

On appelait le *Grand Cénacle* une association de quelques adeptes du Spiritisme. M. Goiraude se rêvait déjà pourvu d'une médaille qui commémorerait le miracle.

— Mais d'abord reprint-il, vite les mains à la table.

A défaut du guéridon, les Goiraude se disposèrent autour de la table jusque là vouée aux repas. Elle était massive. Pourtant elle se mit. Bien entendu les parents, le frère de M. Goiraude, respectueusement invoqués, confirmèrent le miracle: ils étaient dans le jardin, la veille, face à l'objectif, ni plus ni moins que leur bru et leurs petits-enfants.

Une heure après M. Goiraude partait pour Paris, plaque et épreuve en mains. Il alla au *Grand Cénacle*. Il exposa le miracle. Les spiritistes se montrèrent sceptiques.

Il fit circuler les pièces merveilleuses. Le président du *Grand Cénacle* examina avec une impartiale et minutieuse attention la plaque comme l'épreuve.

Ce vieux garçon très riche, qui s'ennuyait de tout et partout, et qui ne pratiquait le spiritisme qu'autant qu'il le consolait d'être neurasthénique, rendit à M. Goiraude ses trésors.

— Quelqu'un faisait bien de la photographie, du vivant de vos parents et de votre frère? demanda-t-il, l'œil sévère.

M. Goiraude se souvint:

— En effet, répondit-il, notre cousin Louis Panerusse.

— Vous avez introduit dans l'appareil une plaque usagée, conclut le président du *Grand Cénacle*. En sorte qu'elle porte la photographie que vous avez prise, en surcharge de celle qui a été prise naguère.

A la vérité M. Goiraude se rappelait bien avoir mis la main, une semaine plus tôt, sur un lot de plaques oublié parmi le fatras de la chambre noire. Mais il n'admettait pas que l'oiseau fût tombé sans raison.

Il accusa le président de jalousie, et proclama sa démission de membre du *Grand Cénacle*.

L'épreuve, dans un cadre blanc et noir, est l'honneur de la villa. Au pied du marronnier, l'oiseau a sa tombe.

HORIZONS BRETONS

La Bretagne est toute entière dans la grisaille de ses horizons. On ne la goûte jamais tant que par un jour de brume, en plein pays d'arrée, cette montagne, une des plus vieilles d'Europe, aux croupes arrondies, que perce, ça et là, l'arête vive des schistes noirs, comme des vertèbres saillantes.

C'est bien ici le triste pays des sombres légendes, le lieu préféré des revenants dont on conte encore l'histoire aux veillées de l'hiver, à l'abri des hautes cheminées de granit. Le Breton de la montagne — du Ménez, comme l'on dit — a le culte de ses morts et leur souvenir est toujours mêlé aux manifestations de la vie sociale. Le cher défunt est toujours présent pour ces hommes dont la vie rude a besoin d'espoir. N'est-ce pas l'essaim innombrable des âmes, ce nuage lourd qui se déchire à la cime trapue du mont Mikel, le plus haut de tous, qu'on aperçoit parfois, dans une trouée des brumes? N'est-ce point leurs voix éplorées qu'on entend dans la plainte du vent? Les vieux de chez nous vous l'affirmeront en se signant.

Le pays est morne, rude, austère, à peine peuplé. La terre y est avare: champs de blé court, presque roux, couche sous la pluie et la rafale; bruyères mauves et rares, ajoncs vert sombre pailletés d'or bruni. De temps en temps, animant à peine ce paysage endeuillé, une femme en habit de laine rude se détache, ombre noire sur le ciel sombre, conduisant de maigres vaches à des pâturages ingrats. La montée est rude et le pied se fatigue aux graviers.

Une bise aigre vous fouette au visage, aveuglante de pluie, tandis que l'eau ruisselle et s'écoule sur ce sol trop dur.

Mais une fois parvenu à la crête, l'on est saisi, impressionné étrangement par la grandeur de ce paysage sobre et large dont la rudesse est si prenante.

Ce n'est point, certes, le charme intime des vallons verdoyants où le soleil se joue à travers les branches.

Pas davantage la magie de la mer à la voix troublante. Ce que l'on ressent c'est quelque chose d'à la fois profond et oppressé; de la grandeur, de la force, de la tristesse aussi.

On a peine à croire que les habitants puissent se réunir les dimanches pour danser la gavotte ou la dérobee au son du biniou. Peut-être est-ce pour dissiper l'angoisse de la présence des âmes errantes qui peuplent le Yeun, ce marais blotti entre deux crêtes où le Bretons de tous les temps ont placé leur enfer.

A l'horizon élargi, émergeant des brumes, les flèches aiguës des clochers se dressent de tous côtés, dominant les villages assis au creux de quelque vallée ou dressés en vigie au sommet de quelque coteau. L'œil s'étend très loin vers le Nord, vers les cultures, les terrains plus riches du Léon. Ici c'est la pauvreté fruste des premiers âges et, n'était de temps en temps, sur la grand-route proche le klaxon moderne d'une automobile, on se croirait à plusieurs siècles en arrière.

Mais, tel qu'il est, ce paysage âpre et sauvage, or l'aime malgré soi, pris par je ne sais quel charme puissant. Les ciels d'Orient sont beaux et je les aime dans la torpeur tremblante des midis ardents et dans la flamme des couchants alanguis. J'aime aussi et presque davantage ce ciel bas que l'on touche presque, sous lequel on se sent, dans les brumes, comme enveloppé de la nostalgie infinie qui a fait l'âme résignée et mystique de la vieille lande bretonne.

Edouard TREBAOT.

GASTON PICARD.

Un peintre pour les peintres



Photo Racine.

M. Said, Portrait de M. de Wée.

De Mahmoud Said, classé depuis des années parmi les meilleurs peintres d'Égypte, les amateurs d'expositions ne se souviennent que d'une série de tableaux obscurs, — portraits et paysages — d'une facture étrange et de couleurs « monotones »; ils ne songent qu'à l'atmosphère « lourde » de ses toiles et à l'émotion qu'ils éprouvèrent devant ces paysages terreux où les figures semblent modelées dans une terre trop cuite ou dans un bois ancien...

Et nul ne se souvient aujourd'hui — à part quelques amis qui possèdent son œuvre ancienne — que Said fut au début de sa carrière d'artiste, un impressionniste de talent, s'étant longtemps laissé séduire, lui aussi, par les peintres de la lumière..

C'était l'époque « douce » des portraits au jardin, en plein soleil ou sous une treille, l'époque des ciels mauves qui vibrent le matin en faisant un bruit d'abeille..

Mais c'était surtout l'époque de sa vie, quand son âme d'enfant rêveur, en proie aux clairs espoirs, chantait la vie en fleur comme un pâtre antique..

C'était également l'époque où Said était hanté — comme tous les peintres décidés à vaincre l'indifférence d'un public ingrat — par le dessin et par la ressemblance.

Ses premiers succès, sa maîtrise du dessin et la facilité avec laquelle il obtenait la ressemblance « photographique », eurent certainement fait de lui « un bon peintre mondain » si Said avait été obligé alors de vivre de sa palette.

Mais il en était autrement; heureusement pour lui et surtout pour l'Égypte. Et c'est ainsi que les jours ont pu faire de Mahmoud, le peintre que nous possédons aujourd'hui.

Mahmoud Said a commencé par peindre, comme tous les peintres qui s'imposèrent en peu de temps en Égypte, un nombre de poèmes ciselés, où il a rivalisé en virtuosité avec « Kodak » quant à cette ressemblance qui a épaté, de tout temps, le bourgeois. Rien n'échappait alors à son pinceau; ni l'enveloppe ridée des phalanges, ni les plis menus de la peau au voisinage des yeux et ni la légère tuméfaction des surfaces soumises au rasoir.

Était-ce pour plaire simplement qu'il avait adopté cette méthode, ou bien était-ce l'époque des tâtonnements où tous les peintres hésitent longtemps avant de suivre la route vers laquelle ils se sentent attirés? Je l'ignore..

Je sais seulement que bien de ses toiles d'alors, étaient admirablement malgré cela — peut-être à cause de cette hésitation — et qu'elles vivent en moi encore aujourd'hui les voix anciennes de certaines aimées que la vie exila.

La personnalité de Said ne se forma que lentement, parmi et malgré de nombreuses influences.

Les écoles modernes n'eurent pas sur lui — comme sur tant d'autres — cette influence néfaste, qui les détermina à faire de leurs tableaux des sujets à dissertation et à paradoxes littéraires.

Le cyclone cubiste toucha Mahmoud Said, mais il ne parvint qu'à le détourner légèrement de son cours; car la conception que s'était faite Said de l'Art était déjà claire et inébranlable. La « Mode » n'a point eu sur lui une influence dominatrice depuis l'Impressionnisme et il semble aujourd'hui plus soucieux d'exprimer son état d'âme que de nous donner des jouissances visuelles.

Il ne peint aujourd'hui que pour lui et pour quelques amis, sans le triste souci qui a toujours tué talent et personnalité: celui de pouvoir placer une toile à quelque amateur bienveillant.

D'aucuns trouvent son coloris bizarre, ses têtes tourmentées et malades..

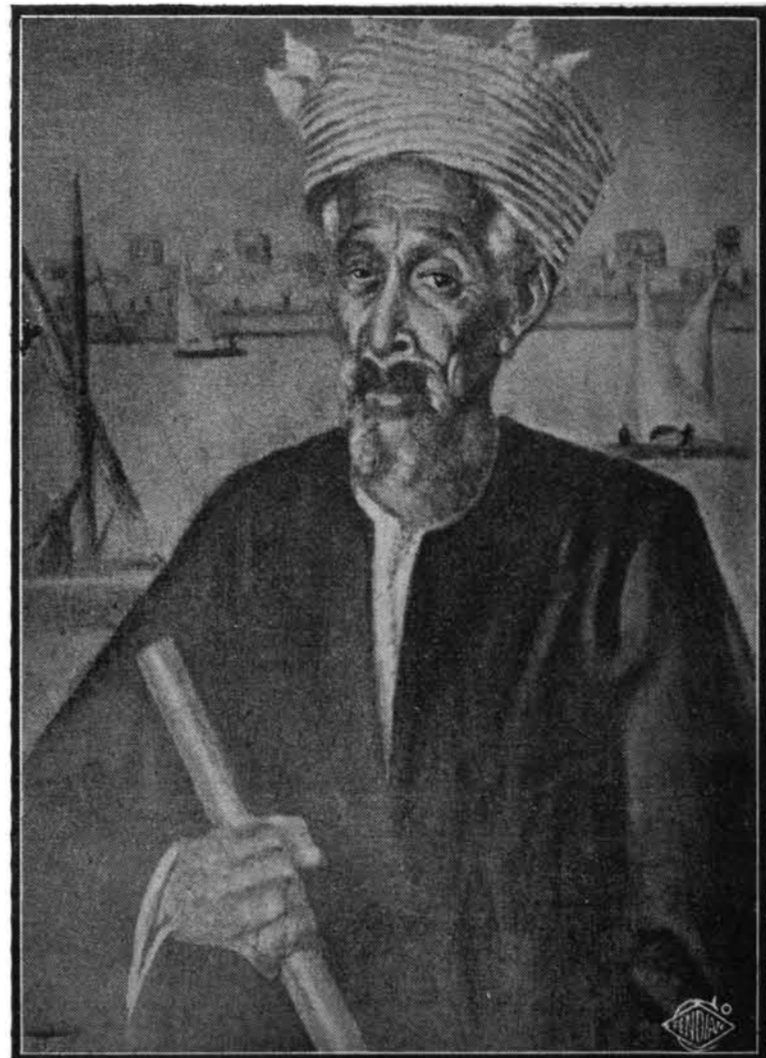


Photo Kofler.

M. Said, Portrait de Hag Aly

Mais Said est resté, malgré les nombreuses critiques, fidèle à cette dernière technique qu'il a adoptée, non dans le but de se singulariser, mais parce qu'elle répondait à sa vision interne et qu'elle était le résultat direct de son tempérament.

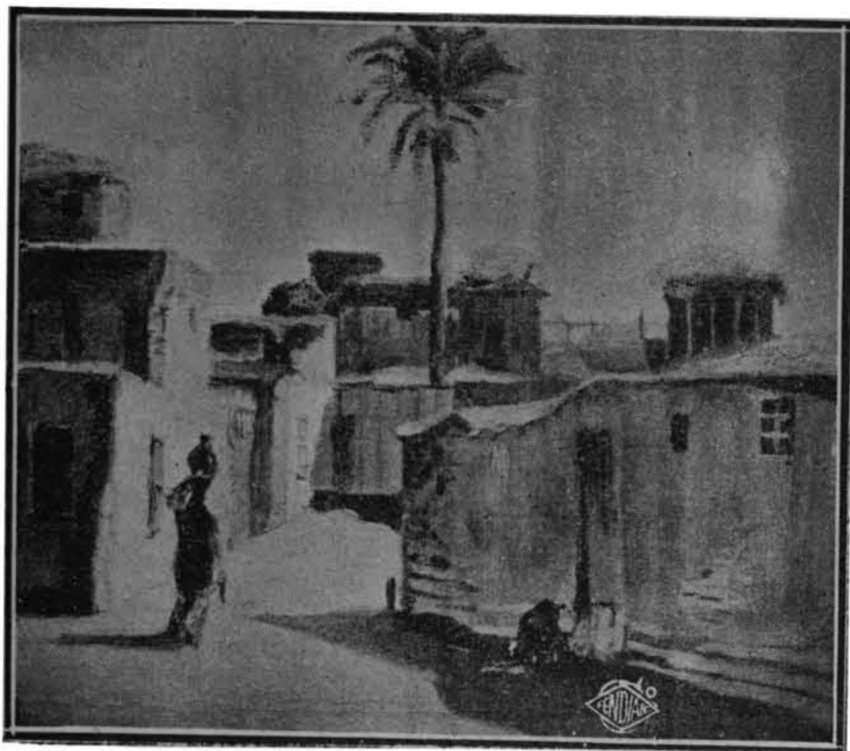


Photo Kofler.

Paysage à Mansourah.

Je ne saurais dire combien sa peinture a fait vibrer certains peintres et combien elle scandalise encore certains amateurs d'Art.

— La peinture de Said — me dit un jour Sintès — est de ces peintures qui ne se commentent pas: elle remue, elle s'impose. Et tandis qu'elle conquiert les uns par une sorte de puissance mystérieuse, elle reste étrangère à tout jamais à d'autres. Sa peinture, comme celle du Greco, est étrange; quand on ne l'aime pas, on la déteste.

Or, on aime la peinture de Said comme on aime la couleur indéfinissable du Nil faite de verts-éteints, de bitume et de cuivre fondu. Et c'est avec cette gamme réduite qu'il déploie sa prodigieuse science de coloriste. Sa pâte est toujours chaude; parfois elle semble oxydée comme ces bronzes anciens qui bravent les siècles et les jours..

Et on aime la peinture de Said, parce que Said est un sensuel:

L'atmosphère de ses cimetières indigènes est lourde en effet; mais de volupté. Et c'est ainsi qu'au lieu de songer à la mort, l'on éprouve devant ces toiles, le besoin d'avoir une jeune vierge à ses côtés... Pour sentir la fraîcheur de ses doigts dans notre main.

Said a également avec une virtuosité incomparable la froide cruauté de certaines lèvres. Je n'oublierai jamais



Photo Racine.

M. Said, Mise au Tombeau.

une tête de femme, belle comme un grand serpent dont les yeux ressemblaient à ceux d'une folle égarée...

Il est touterois utile de noter ici, que cette férocité caricaturale, si triste, qui caractérise ses œuvres d'aujourd'hui, on la retrouve dans quelques toiles anciennes, celles de l'époque où il ne voyait que lumière, air et couleurs.

Alors déjà, il semblait voir également dans son modèle, clairement — en même temps que les traits de l'homme qui pose devant lui — toute son existence, y compris l'avenir.

En 1914, il fit de moi un portrait, qui nous fit rire aux larmes: une tête de matador en disgrâce... Des yeux éreintés et cernés de ce mauve verdâtre qui fait songer aux bandits de Cinéma... Et une bouche, avec ce pli triste, que laissent sur le visage, les mauvais jours.

Je me suis souvent moqué de Said à cette époque.. A propos de ce portrait et de quelques autres, non moins drôles..

Mais malheureusement, cette tête amusante, cette tête étrange me ressemble aujourd'hui d'une façon étonnante.

Je reconnais aujourd'hui que Said ne défigurait pas alors certains visages amis par gaucherie ou manque de technique, mais le faisait sciemment, et ce pour en extraire l'élément spirituel.

Que Mahmoud Said veuille trouver en ces lignes l'expression de ma repentance émue ainsi que l'admiration qui parfume mon cœur chaque fois que je pense à lui..

Et qu'il me permette de reprendre son œuvre en détail.. pour avoir l'occasion de « l'abîmer », un peu, à mon tour.

Ahmed RASSIM.

LE ROSAIRE ESTIVAL

IV

Ô FLOTS SIMULATEURS

à Monsieur Edgard Forti

O flots qui simulez en grondant sur la rive,
Le bruit puissant d'un grand moulin broyant le grain
Sous ses meules d'airain,
Pareille à vous, mon âme use ses forces vives,
En rêves, en tourments,
Vains indéfiniment...
Mais sous l'afflux bruyant des vagues démarrées,
Roulant sous le ciel gris leur inutile ardeur,
Peut-être entendrait-on, sourdre des profondeurs,
La voix désespérée,
D'un corps à la merci de ses propres marées...

MIDI

à M. Henri Thuile

Midi... Ruissellement, flammes, torpeur, azur...
Dans le ciel vide, seul, un épervier tournoie
Et, maître de sa proie,
Décoche brusquement, son vol précis et sûr...
Angoisse, âpre épervier de mon ciel bleu, rapace,
Dont ma plus humble joie a connu la menace,
Du plus profond
De l'invisible,
Fonds,
O guetteur à l'affût, qui m'as choisi pour cible
Et puisse mon orgueil enfin savoir jusqu'où
Je saurai, sans faiblir, résister à tes coups!

J. R. FIECHTER.

Joseph Rivière et son oeuvre

Joseph Rivière nous donne un mince volume de vers, *Branches vertes*; si d'aventure vous ne connaissez pas Joseph Rivière n'avez pas recours, pour vous documenter, aux dernières anthologies, vous y chercher vainement son nom. Oubli ? Négligence ? Qu'importe cela à l'écrivain; il n'est pas de ceux qui cultivent leur réputation : la nature l'a fait poète il chante pour lui-même, avec peut-être le secret espoir que son chant trouvera un écho dans quelques âmes ferventes.

Ce qu'il a écrit jusqu'ici ? Un petit nombre d'ouvrages d'inspiration et de manière très différentes : deux volumes de biographie-critique, sur lesquels il conviendrait de s'étendre mais dont il ne nous appaurent pas de dire le mérite, deux volumes de poèmes, des proses de guerre débordantes de la plus humaine pitié, des nouvelles, en édition de luxe, et une plaquette de notes. Le tout est d'ailleurs à peu près épuisé, vous voyez s'il est facile d'entrer en rapport avec l'auteur. Et pourtant son oeuvre est une des plus attachantes de celles que produisent ces « temps sans beauté ».

De sa vie nous ne savons rien sinon qu'il est breton et fils de paysans. Breton, cela se devinerait à sa façon de célébrer la mer; il en est le poète passionné; il la chante sous tous ses aspects, à toutes les heures. En vers fluides, il en dit les aspects changeants et la beauté éternelle.

Fils de paysans, il s'en fait gloire : « J'ai vécu des années, la tête au grand soleil de Dieu, les pieds dans la terre rouge qui est tiède à la peau comme une belle chair vivante » (En Passant). « Oh ! vivre ici — s'écrie-t-il — seul avec soi et ses bouquins et le soleil dans son jardin ». Mais la vie est là qui attend, le dur labeur des champs n'est pas son fait, ce paysan a des poings débiles « où pèse le lourd outil du travail ».

De ses années d'enfance il gardera, non pas seulement le souvenir ému, mais une empreinte ineffaçable : « J'aime la terre d'un amour farouche, la terre qui ne ment pas ». Il restera en communion intime avec elle. Chez lui, le sens de la Beauté ne s'est pas développé par l'étude ou l'éducation. C'est un artiste inné. Malgré le déracinement, malgré la culture intellectuelle, on sent qu'il ne doit rien à personne, à aucune école. La nature seule l'a formé. Il est demeuré un primitif. Et non pas la Nature avec une majuscule, celle des romantiques. Elle ne lui inspire ni angoisse, ni même de mélancolie, mais un amour ardent, sincère, humble :

*J'ai le respect du vent et la passion de l'heure
qui nous effleure,
et j'aime le brin d'herbe qui jaillit en fuseaux
dans les plaines, sur les coteaux...*

Ah ! certes non. Joseph Rivière n'est pas un romantique. Il a horreur de tout ce qui est « littérature » :

*Je voudrais oublier le mensonge des mots
pour l'adoration enfantine des choses.*
.. ..
*Des mots ! pourquoi des mots quand le soleil flamboie
sur la rue, dans la plaine, et les monts et les bois*
.. ..
*Ils sont venus, de l'horizon lointain des âges,
nous apporter le chatoïement trompeur de leurs images*

Et c'est peu de dire qu'il aime la nature. Elle le pénètre jusqu'à son essence intime, il s'identifie à elle :

*Les arbres doux, les arbres forts
que je voudrais presser en ma poitrine*

*pour que roule en mon sang la sève pourpre et or
qui fait chanter en eux l'allégresse divine.*
.. ..

*Le ciel, fête de pureté,
a poussé dans ma peine une source chantante
où les mauvaises herbes du passé
ont perdu l'acre odeur de leurs cendres.*

Son oeuvre tout entière qui respire la joie et la santé est un hymne à la gloire de la nature, à la gloire de la vie. Nul autant que Joseph Rivière n'a senti le charme et l'âme des « objets inanimés ».

*Qu'importe que nos jours s'éteignent
comme une fleur séchée au vent
si dans l'azur étincelant
notre âme baigne
comme une aube dans le ciel blanc.*
.. ..

*C'est assez de sentir le goût à notre lèvres
de la minute ardente ou calme, qui s'enfuit
comme une étoile errante dans la nuit
pour nous laisser avec nos fièvres,
face à l'immensité des mondes épanouis.*

Nul sinon l'auteur du « Cœur Innombrable », cette grande Prêtresse de la terre, ainsi que la nomme R. Valléry-Radot. Mais Joseph Rivière ne recherche pas éperdûment le sens, le destin, la marque de chaque être. Il accepte d'un cœur stoïque la fuite des jours :

*La vie s'en va — qu'on voulut belle
remplie d'espoirs, nourrie de foi...*
.. ..

*J'ai voulu de mon âme extraire un vase pur,
afin qu'en l'avenir persiste, un peu, sa forme...
Le reste est vain, qui ne perdure...
Que sonne l'heure. Lorsque viendra s'appesantir
la main de l'Absolu sur mes yeux qui s'endorment...*

Au reste, l'auteur est sans doute parvenu à peine « au milieu du chemin de la vie »

*J'écoute mourir quelque chose en moi
qui fut ma jeunesse et mon innocence.
Le temps, bientôt, fera buter mon pas
sur la pente qu'il faut descendre*

nous dit-il dans son dernier volume : *Branches Vertes*. A remarquer dans ce volume le titre des poèmes : *Les arbres au printemps, Eternité, Dans le parc, Bleu, Temple Végétal, O ciel semé de roses pâles, Sur l'Étang violet, Les vapeurs roses de la mer, Des ciels, La Cascade chante, La Prairie, Sous les pins bleus et roses*, où se trouvent ces vers qui caractérisent si bien la manière du poète :

*Partir ! suivre un reflet !
Epouser le rayon qui joue dans la forêt !*

Dans cet ouvrage et dans ceux qui l'ont précédé, Joseph Rivière ne fait, pour ainsi dire, pas de place à l'amour. Encore une fois nous sommes loin du romantisme :

*Car le temps a passé des troubadours,
où l'on tressait avec amour
à l'idéale,
la guirlande des amours pâles.*

Chez lui, ce n'est pas insensibilité. La présence de la femme l'exalte mais d'une exaltation toute païenne. Le poète se veut libre, maître de lui et non pas asservi.

*Et vous êtes des fleurs d'entre les fleurs, ô femmes

 Et je veux seulement respirer votre haleine,
 comme je bois le vent qui traverse la plaine...
 ô femmes dont la lèvre brûle...*

De même vous chercheriez en pure perte à connaître les idées de Joseph Rivière, ses tendances sociales; il ne se soucie pas de répandre un idéal, ni d'éclairer ses frères les hommes. Il rêve loin d'eux; sachant bien qu'ils ne le comprendraient pas. Ne sommes-nous pas seuls sur cette terre ?

« Nous sommes éternellement pareils, éternellement dissemblables. Tous ceux que frôle ma présence portent en eux d'uniques terres où seuls ils vivent, comme Robinson dans son île. Nous ne pénétrons jamais en leurs domaines entr'aperçus, parfois, quand nous berce le ciel clément d'un même rayon fraternel »

Ainsi parlait-il déjà dans un précédent ouvrage. De plus en plus, le poète s'écarte de la foule. Il ne se sent pas à l'aise en ces temps nouveaux :

*L'idéal est mort, le marchand triomphe
 sur les décombres de l'esprit;
 Les temps sont révolus
 Du lent voyage au cœur des livres;*

Et c'est sur cette note mélancolique que s'achève ce livre par ailleurs tout parfumé de la saine odeur des herbes sauvages. De plus en plus, le poète cherchera un refuge au sein de la nature consolatrice :

*Je viens des horizons étroits
 que clôturent les cheminées
 et les nuées
 pesant lourd sur la croupe des toits.

 Comme le jour, lassé des routes,
 s'éloigne au long des berges de la nuit,
 laisse mon âme, loin du bruit
 errer au ciel, quand le brin d'herbe écoute...*

Il faudrait pouvoir parler un peu longuement de la langue qu'emploie Joseph Rivière. Son vers est simple, inégal d'étendue, merveilleusement ailé, et donne une impression de musique et de lumière.

Ces lignes ne constituent pas une étude. A peine une esquisse maladroite. Mais elle sont écrites avec le seul désir d'inspirer, si possible à quelques uns, une prédilection pour un talent fait d'harmonie et de sensibilité.

Béni soit le poète « qui nous prête de pareils yeux pour contempler le monde ».

L. G.



BRINDILLES

- On ne méprise pas ce que l'on donne, mais ce que l'on reçoit.
- La tendresse vit dans l'amitié et meurt souvent dans l'amour.
- La femme aime de tout son cœur et l'homme de toute sa force.
- Chez la femme, l'illusion est plus forte que la réalité.

NIZZA.



M. Sarsentis

M. Sarsentis, le très sympathique Président du Tribunal Consulaire Hellène d'Alexandrie qui vient d'être nommé juge aux Tribunaux Mixtes en remplacement de M. le juge Vryacos promu Conseiller à la Cour d'Appel.



LA FENÊTRE

*Etincelle dans les buissons de nuit
 Fruit rouge à l'arbre du monde :
 Es-tu le Globe lointain, nouveau Chaos de dieux ?
 Ou n'es-tu que cette mansarde
 Pleine de nos objets d'un jour :
 Porcelaines, cartes postales de Dijon collées au mur
 Livres, Lettres : tant de destins en papier ?
 Illumines-tu les millions inconnus
 Ou ces deux seuls êtres qui forment la loi ?
 Etoile cosmique
 Petite alcôve d'amour
 Quoi que tu sois
 Tu brilles dans ma nuit :
 Salut !*

LES IVRES

*O Prodiges !
 Partis pour les soirées lointaines —
 Dans la corbeille de votre cœur
 Vous portez tous les talismans du monde.
 Dansez mes frères
 Devant la ville où les hommes se battent !
 Longez la mort et abordez le meurtre :
 Anges des asiles-de-nuit et des salles d'attente.
 Demain des ailes dorées
 Croîtront à vos pantalons sales.
 Et qui au monde
 Sanglotera d'une âme plus profonde
 Qui donc embrassera la terre
 Aussi farouchement que vous ?*

Ivan GOLL.

Esprit et Beauté

des Dames Grecques

Vous rappelez-vous cette double image de Maurice Barrès dans la dédicace à Mme de Noailles? Il revenait de Sparte et d'Athènes, et il disait: « En quittant le rivage où respirèrent Iphigénie et Antigone, quel délice de trouver au front d'une jeune vivante les grâces flexibles et l'étincelle de l'Ionie! »

La phrase est vraiment très belle. Je me demande aujourd'hui s'il ne convient pas d'admirer en premier lieu dans cet hommage lyrique, une discrète, et docte réserve. Car ce n'étaient pas des mortes, on l'imagine, qui avaient inspiré une comparaison si éloquente.

Quoiqu'il en soit, il ne tient qu'à vous. Cette étincelle ionienne et ces grâces flexibles animant un beau corps, il ne tient qu'à vous qu'elles ne vous enchantent dans leur patrie originelle. Il part assez de trains pour Athènes. Ou bien, de préférence, il part assez de navires à Marseille, entre les calanques bariolées.

Qu'elles sont élégantes, ces Grecques! Et qu'elles sont Grecques!

Probablement les seules dans tout l'Univers capables de rivaliser avec celles de Paris jusqu'à les égaler.

Celle-là, entre mille autres, qui déboucha certain matin de mai de la rue des Philhellènes sur la place... Vous saurez tout à l'heure comment elle était grecque. Pour l'instant, voir comme elle est parisienne: dans ses bas clairs, qui révèlent la statue, dans ses petits souliers, qui ne pèsent point sur le sol de la planète, et par ce court fourreau de la robe, si court, si court.

Leur démarche est peut-être plus lente, moins vive, plus grave, plus indolente, je ne sais: non moins délicate.

Elles savent si bien la mode qu'elles m'ont surpris. Je les trouvais parfaites de toutes les manières et par le costume. En les regardant avec cette sévérité, avec cette rigueur auxquelles il est bien d'avoir recours si l'on veut se défendre d'un charme, je finis par leur inventer un défaut. A les voir marcher, on leur découvrait le gentil, le précieux galet du genou. Et de profil même, un peu plus haut, cette ligne qui naissait...

Quel dommage! Le seul trait provincial à déplorer chez elles. Mais de retour à Paris, j'eus à vérifier qu'il en était de même partout. Durant les six jours de mon voyage, la sourde providence qui mène la mode avait ordonné encore cette abréviation d'une jupe déjà si réduite. Les athéniennes l'avaient su télépathiquement. L'oracle les en avait instruites. Que j'ai bien fait de taire toute espèce d'objection! Comme il est vrai que le silence soit d'or!

Il faut aussi les avoir vues lorsqu'elles dansent.

Dans nos danses d'à présent, elles sont légères, savantes, nobles, eurythmiques, pour tout dire en un mot. Mais je songeais aux danses de leur nation.

Sur la place du village d'Arakova, l'arrière-petite-fille d'un héros de l'Indépendance a ouvert le bal. Blanche de la tête aux pieds dans sa casaque du XVII^e siècle un peu brodée, blanche, svelte, longue, vraie « porteuse de rosée », elle vint prendre la tête de la lente farandole, et bougea.

Celui ou celle qui est en tête est chargé de briller au nom de toute la chaîne, au nom de tous ses frères. Imaginez une bourrée mais noble comme une pavane, élégante comme un menuet. Voyez deux mains qui, tour

à tour, viennent se poser sur une nuque, sur une taille. Concevez une décence rustique, une coquetterie ingénue, et l'éclat des yeux dans la gravité du visage; dans la dignité de l'âme, une sereine et radieuse allégresse. Ce n'est pas l'Orient, je le jure, ce n'est pas une Asie veule et abandonnée. C'est bien cette Grèce divine où toute expression même tragique, était rythme et cadence. Et nous étions en Béotie, mais la vraie Béotie est aimable, elle est encore attique.

De visage et de forme, elles ressemblent à leurs modèles de pierre, dont le moindre vestige est à juste titre recueilli comme la parcelle d'un trésor.

Elles sont grecques, la plupart par les deux grands yeux, quelle qu'en soit la couleur, et tant de fois légèrement obliques, à peine, et presque toujours aux longs cils; par le nez qui n'a pas besoin d'être aigu pour être beau, et qu'elles ont quelquefois aquilin, le plus souvent quasi droit; surtout, par cette ligne du menton à l'oreille, assez ronde, j'oserais dire assez grasse, toutefois pure et dégagée.

La jeune fille que le musée de l'Acropole abrite à cinq ou six exemplaires — vous savez bien, au nez en arc assez charnu, aux lèvres pour ainsi dire roulées — a dans Athènes mille sœurs en permanence, que vous croisez.

La plus belle Héra vivante, j'ai entendu le son de sa voix. La plus belle Pallas — mais non l'unique — j'ai vu comme elle entr'ouvrait sa bouche pour respirer... Aux Dardanelles, si vous voulez le savoir, qui sont, à Athènes, un défilé entre deux rangs de confiseurs rivaux. Tout sergent de ville vous dira le chemin. Ainsi nommées parce que nulle n'y peut échapper à l'artillerie des regards... Marinière bleue, jupette gris de perle, c'était la déesse elle-même adolescente. Une claire brune plus blanche que les blondes, dont la tresse mordorée luisait sur la nuque, et ces yeux qui sont tantôt pâles, comme une feuille d'olivier sur l'arbre, tantôt d'un violet de Méditerranée.

Je sais à présent quel est ce caractère qui plaît dans une tête grecque. Est-ce que toute autre beauté, d'après d'elle, ne paraît pas grossière, plus aimable, moins humaine?

Et quelle gentillesse, quelle courtoisie!

Sur le seuil des maisons une agréable fille nous venait ôter, comme à l'Ulysse, la poussière de la route: c'était avec une bouquet de plume. Aucune servilité, une allure du meilleur ton. Nul n'est ici effronté ni esclave. Et non pas la « ceinture » creuse dont parle Homère, mais vêtue d'un fourreau, elle aussi.

Par les servantes et leur style, jugez des dames. Au milieu de leurs frais salons, moins beaux en général, pour dire toute la vérité, moins à la page que leurs robes, nous rencontrions autant de princesses.

Disertes, ayant lu, sachant parler, sachant se taire, sachant vivre. Bien apprises en tout, pour employer une épithète qu'aimait Moréas. Commettant peut-être des péchés de snobisme, par exemple à l'heure du golf, tout aussi bien que d'autres, mais avec plus d'arrière-pensées, je le crois ainsi, moins de foi naïve, plus de simplicité. Comme il n'y a pas une paysanne de leur race qui n'ait un air ancien de politesse, il n'y a pas une dame non plus qui ne sache être simple.

A Delphes, au milieu des paysans, elles ont dansé avec eux. Entre elles et les paysans, il regnait cette égalité du christianisme qui ajoute au respect des fonctions celui des âmes humaines. Pareillement, cette fraternité des enfants d'une même patrie. La belle main que j'ai vue, levant sur l'air rustique un beau verre de vin rouge en l'honneur de son pays.

Elegance, beauté, courtoisie, c'est encore peu pour elles. Comme elles sont sages! Je veux dire: comme elles sont intelligentes!

L'une d'elles — encore une Héra, blanche et brune — était fâchée parce qu'un journal avait mis en écho une historiette qu'elle racontait. Conclusion: « J'en suis d'ailleurs très heureuse ». Nous fûmes deux à lui demander comment il se pouvait qu'elle fût à la fois, pour une même cause, contente et irritée. « Furieuse, nous dit-elle, contre un indiscret. Heureuse qu'il ait écrit. » Et s'apercevant que nous l'avions devinée mais que nous avions voulu savoir jusqu'à quel point elle s'y reconnaissait, elle nous fit le plus gai des regards: « A la bonne heure! »

Voilà la finesse de leur esprit, apte à élever, à la réflexion jusqu'à l'humeur féminine la plus arbitraire, et voilà la qualité du français qu'elles parlent de mère en fille, avec ce doux roulement de l'r, et moins de néologismes européens, après tout, que nous mêmes.

Il ne semble pas que les peines de la vie les affolent ni les aigrissent. Elles y font allusion, quand il y a lieu, avec hauteur, dédain, tranquillité. Sous-entendu: « Est-ce qu'il y avait mieux à attendre? Nigaud, si vous l'avez cru ». Je n'ai remarqué en aucun pays autant de belles bouches qui fussent marquées d'un certain pli philosophique. Quelquefois il est sur la bouche même, au coin des lèvres; d'autres fois, au bord des joues. La ride de l'amertume serait plus creuse et plus âpre. C'est comme la retouche d'une fossette. C'est exactement l'une des moues dont la face de Minerve n'est jamais privée.

Oh! la sagesse de l'intelligence n'est point lâche résignation. Elles m'ont toutes paru actives, incisives, tenaces, par plaisir ou par guerre, et difficiles, Dieu sait! bien faites pour obliger un homme à valoir, à briller.

Je n'ai pas rêvé, non.

Eugène MARSAN.

PROFESSION DE FOI

*Les poèmes c'est comme l'amour :
ça ne peut pas durer toujours;
car l'amour, ben c'est comme le brie :
ça ne dure pas toute la vie.*

*Je connais des gens très bien
qui lisent mes vers;
d'autres à qui ça ne dit rien
me guignent de travers.
Eh bien, ma foi, c'est encore eux que je préfère.*

*Car les premiers, quand je les ai vus
une fois, ça va, deux fois, passe;
à la troisième, je n'ose plus
les regarder en face.*

*J'aurais bien dû me taire au lieu de leur montrer
que je savais à l'occasion m'apitoyer
sur les malheurs du prolétaire
dont la compagne est morte de misère,
ou sur l'amant transi au cœur plein de détresse
parce qu'il est cocufié par sa maîtresse.
Tout cela divisé, classé, empaqueté
en tranches de douze syllabes,
bien proprement, comme de petits pâtés.
(ma chère, ce monsieur Petrus fait, à n'en pas douter,
les vers d'une façon admirable;)*

*Et puis, et puis un soir
l'esprit se lasse, à la fin, de tristesse,
de pleurs et de désespoirs,
de cœurs meurtris et de blondes tresses.
Zut, après tout, je veux rigoler, moi aussi;
ce soir, j'ai mal à la tête;
toujours du noir et du mélo, ah non, fin!
et pourquoi donc mon pauvre esprit
ferait-il pas lui aussi ses galipettes?*

*Je veux chanter n'importe quoi, le camembert
que j'assimèlerai aux roses du Bengale,
le plaisir d'être saoul à en crever
à l'enterrement d'une famille de quakers
ou bien encore la nécessité
de faire de la boxe en robe de bal.
(Ça délasse d'écrire, d'écrire sans prétention;
mais pour comprendre ça il faut avoir une certaine
constitution.)*

*Alors, je rencontre mademoiselle Lucie
avec son père monsieur Anatole
et son frère à lorgnon, qui prépare les Grandes Ecoles.
Ils sont curieux comme des pies :
eh bien, eh bien; vous avez écrit?
ils ont vite fait de retourner mes poches.
Et moi je vois leurs pauvres faces honnêtes
s'allonger aux fumisteries que j'ai faites
et leurs bons yeux s'arrondir, noirs de reproche.
« Quel dommage! comment pouvez-vous? vous, un poète! »*

*Et cela m'ennuie, j'ai de la honte et du dépit
et je suis là comme un coupable.
Je voudrais aller me cacher;
un peu comme ce petit fox-terrier
que l'on disait si bien élevé
et qui fit pipi sous la table.*

*Les poèmes c'est comme l'amour :
ça ne peut pas durer toujours.
car l'amour, ben c'est comme le brie :
ça ne dure pas toute la vie.*

MARIO PETRUS.

BRINDILLES.

- L'Amour est un masque doublé d'un masque.
- L'homme aime ce qu'il tient, la femme ce qu'elle retient.
- On hait souvent par amour mais on trahit par lâcheté.
- La femme, comme l'enfant, aime ce qu'elle redoute.
- On éteint le feu pour prolonger la cendre.
- La Mort est un tableau qu'on ne colore jamais.
- L'hésitation se rencontre encore dans la certitude.
- Il est plus facile d'aimer que de haïr.
- La spontanéité n'est jamais mauvaise.

NIZZA.

LA CROISIÈRE DU CUTTER "SAMIR"

du Caire à Alexandrie



Le 6 Août 1927 trois Membres du Cairo River Club sont allés en cutter du Caire à Alexandrie; nous sommes heureux de publier la relation de cette croisière telle qu'elle nous a été communiquée par le chef de l'expédition, le Commodore.

La croisière se fit sur le cutter « Samir »; le Samir est un très joli bateau de sept mètres de long hors tout, à quille fixe, avec un mètre cinquante de tirant d'eau. Son gréement consiste en une grande voile système Marconi, sans vergue, avec foc. La manœuvre est très aisée.

Le « Samir » est commandé par le Président du Club, dit « le Commodore ». L'équipage se compose de Sandro, cuisinier, de Dol, bon à tout faire, et de Mouhamadi, rayess.

Comme à cette époque il n'y a pas assez d'eau dans le Nil après les Barrages, et que le tirant d'eau du Samir est très grand, on ne peut faire autrement que de mener la croisière à travers les canaux et nécessairement à la rame.

Le départ doit avoir lieu au Siège du Cairo River Club, Quai du Sémiramis, à onze heures du matin.

Deux mauvais présages semblent jeter un sombre voile sur le sort du périple.

A huit heures du matin le Commodore arrive au Club. Il s'engage sur la passerelle en adressant quelques injures appropriées au personnel du Club en train de fumer des gozahs au lieu d'être sur le qui-vive pour rendre les honneurs qui lui sont dus. Dans l'ardeur de ses vitupérations, il fait un faux pas, pose son pied dans le vide et tombe à l'eau. Ce n'aurait rien été puisque l'eau est l'élément naturel du Commodore. Mais, il y avait aussi un dinghey sous la passerelle. Ce n'aurait rien été non plus, puisque la barque est le cadre essentiel de la vie du Commodore. Mais, le Commodore est tombé de travers et son dos a porté sur le rebord du dinghey. Il a manqué de se casser une côte; il se relève courageusement en méprisant les rires et les huées des barbarins oisifs attroupés sur le quai et légitimement amusés par cet incident qui rompait providentiellement la monotonie de leurs spéculations. Le Commodore de traîne clopin-clopant: n'était son stoïcisme, il aurait renoncé à la partie.

Une heure après, Mouhamadi s'attrape avec un abou-ali de contre-maitre Italien du chantier Rolin au sujet d'un demi-mètre de câble en acier dont la propriété est contestée; le contre-maitre prétend que cinquante saidiens ne sont pas pour l'effrayer. Mouhamadi affirme à son tour qu'il est prêt à dévorer cent individus du type de son adversaire. Le chaouiche veut mener tout le monde au Caracol: l'intervention du Commodore apaise cette tempête et Mouhamadi n'est pas traîné au Poste.

On déjeûne d'une large distribution de « foul médamés ». Chargement de la literie et des provisions de bouche dans la cambuse. Tout est en ordre. D'ailleurs, l'esprit d'organisation du Commodore est universellement connu: joindre la compétence du cuisinier Sandro et la sollicitude intéressée de Dol: il ne manque rien. Quarante bouteilles d'eau potable; cinq gargoulettes qui transpirent d'une fraîche buée; pommes de terre, macaronis, riz lentilles, olives, oignons, beurre frais et fondu, huile et vinaigre, café, thé, lampe primus, marmites, casseroles, cafetière, bouilloire, un superbe poulet plumé et vidé, etc., etc.; On ne risque pas de mourir de faim, même si on fait naufrage sur une guézira déserte. Le Commodore a sa carte fluviale, sa boussole et même un thermomètre pour savoir s'il fait chaud ou froid.

Plusieurs Membres du Cairo River Club sont présents:

à onze heures le clairon donne le signal: au milieu des hourras le premier coup de rame est donné. Les barbarins amassés sur le quai participent à la vie de cette grande heure en huant le Samir et son équipage.

Le Samir est gracieux comme tout: le mât est enlevé et attaché à la hauteur de un mètre au-dessus du pont sur un poteau à l'avant et les ciseaux à l'arrière; au-dessus du mât et du cock-pitt est étendue la tente festonnée de rouge qui couvre toute l'embarcation d'un bout à l'autre. Les cinq gargoulettes suintantes, la lanterne et le poulet sont suspendus comme des lanternes vénitiennes; avec quelques pots de fleurs et un phonographe, ç'eut été complet. Mais on ne pense pas à tout.

En attendant, il faut ramer et l'heure des plaisanteries a cessé; on rame donc deux par deux en se relayant toutes les demi-heures. Le Commodore, bien qu'ayant très mal au dos, ne cède pas son tour. Sandro et Dol veulent souquer tout le temps; malheureusement il n'y a pas un souffle d'air.

Mais, peu à peu une petite brise se lève du nord-ouest et augmente avec régularité. Cela donne du cœur aux biceps et on rame avec plus de plaisir.

Les vingt-quatre kilomètres du Caire aux Barrages sont franchis en trois heures et demie ce qui est très rassurant pour la rapidité du voyage.

Ainsi, à deux heures et demie, on entre dans l'écluse du Canal Rayah-El-Menoufieh et vers trois heures on navigue déjà dans le canal. Ce canal est large comme un fleuve d'Europe et ses rives sont parsemées de verdure. En attendant, le vent souffle de plus en plus fort du côté du nord et gêne considérablement la marche. Par contre, la chaleur cesse et le coup de rame est plus vigoureux. Ainsi, tout se compense et s'arrange. On pourrait hisser la voile. Mais il y a des ponts à traverser, et pour les traverser il faut démâter et remâter. Cela prendrait au bas mot une demi-heure chaque fois et exigerait un supplément d'équipage à recruter sur place. Et puis, il faut enlever la jolie tente festonnée de rouge et les gargoulettes suintantes: somme toute, mieux vaut ramer.

Au bout des Jardins des Barrages, il y a une écluse ouverte à traverser: le passage nous donne quelques ennuis parce qu'il y a beaucoup de barques qui viennent du nord. On ne peut passer deux à la fois. Et il faut bien leur céder le pas parce qu'en cas de collision le Samir craquerait comme une coquille d'œuf.

Vers quatre heures et demie on est devant le pont du chemin-de-fer de Daraou; le tablier est très bas; nous passons tout juste à quelque centimètre près: on se met sous le pont et on pousse de haut en bas avec la tête et les mains, et on finit par se trouver de l'autre côté.

Dès l'entrée dans le Rayah la poule a été solennellement mise au pot: c'est le cuisinier Sandro qui procède à cette délicate opération, avec l'aide de Dol qui, en sa qualité de bon à tout faire est nécessairement marmiton; bientôt, l'odeur de la poule au pot parfume l'atmosphère.

A cinq heures, le Samir glisse dans l'écluse ouverte de Naanaiah. D'après le nom de ce village nous aurions dû respirer les effluves de la menthe fraîche: hélas! L'odeur spéciale de l'Egypte contemporaine est d'une essence bien différente.

Vers cinq heures quarante-cinq on s'arrête et on prend le bain dans les eaux rouges du Rayah; il faut se savonner et se masser: c'est l'heure exquise. Le soleil est près de se coucher. Il fait assez chaud encore pour sécher nos peaux mouillées et assez frais pour effacer la sensation de la chaleur de l'après-midi. La fatigue disparaît. La joie de vivre et un appétit violent nous envahissent. C'est

aussi l'heure du dîner. Le menu est somptueux: soupe au riz avec le bouillon du poulet, poulet bouilli, fromage, marmelade, pastèque, café, cigarettes.

Pendant qu'on dîne, Mouhamadi rame. Le repas fini c'est son tour de manger, et le nôtre de ramer.

Mais, vers six heures et quart se lève la tempête du coucher du soleil. La poussière obscurcit l'atmosphère et « le monde est fermé ». Le vent gémit dans les cordages. La petite tente festonnée risque d'être arrachée et les gargouilles dansent comme des folles. Il faut enlever la tente. On la roule. Malgré le vent contraire nous ramons avec obstination.

Il est sept heures trois quarts et nous voici à l'écluse fermée de Bir Chams. Là, le Rayah de la Menoufieh se divise en deux: le Canal Bagourieh va vers Kafr-El-Zayat et le Nil; le Bah-Cherbine passe devant Chebine-El-Kom, Mehalla-Kobra, devient le Bahr-Bessandila et se jette à la mer à trente kilomètres à l'ouest de Ras-El-Bar.

Bien qu'il fasse nuit, on ouvre l'écluse de Bir-Chams et nous naviguons dans le Bagourieh. Nous faisons une dizaine de kilomètres et vers dix heures du soir, après avoir traversé le pont de Bagour, nous nous arrêtons sur la rive Est, au nord du village.

Depuis que le soleil s'est couché, le vent est tombé; la lune s'est levée; l'air s'est rafraîchi. La navigation au clair de lune, sur l'eau étincelante, entre les massifs de verdure, a été un enchantement.

La première journée est finie.

Le bilan est satisfaisant: une soixantaine de kilomètres à la rame; très peu de chaleur: au plus fort de l'après-midi le thermomètre n'a pas dépassé trente-trois degrés. Excellente cuisine, grand appétit, muscles bien entraînés, bonne humeur continue. On peut se coucher: vive le Commodore!!

Mouhamadi s'installe sur la berge. Sandro et Dol à l'avant. Le Commodore à l'arrière: on se roule dans les couvertures de laine par-dessus tête à cause des moustiques. La lampe est éteinte. Un feu rouge écarte les dangers: bonne nuit!

Le corps expéditionnaire se réveille tout naturellement aux premiers rayons du soleil. Le sommeil a été réparateur on est bien un peu endormi; mais un bain matinal chasse toute trace de sommeil. Mouhamadi avait commandé du lait qui devait nous arriver de bon matin. La villageoise, « notre sœur » ou « notre cousine », nous apporte une grande jatte en terre rouge toute remplie de lait écumeux. Cela nous change des produits de la Capitale.

Le départ a lieu vers cinq heures et quart. Une demi-heure après, accident. A Zawiyet (angle) Garawan on est en face du pont de la route du Caire à Alexandrie. Le tablier est bien au-dessus de l'eau. Néanmoins, le rayess Mouhamadi décide que la barque passe facilement. Il rame en remettant la barre au Commodore. Patatras! Nous passons. Mais le poteau qui soutient le mât se brise, la tente et le mât et le gui nous tombent sur la tête; il n'y a pas eu grand mal. Une gargouille se résout en tessons; une autre a le col ébréché: Mouhamadi est surtout interloqué. Il se voit décoré du titre de « rayess-el-kabari ». Cependant, il ne perd pas courage et retrempe son âme en méditant sur cette proposition qu'il oppose à nos quolibets: « des bateaux à vapeur voyagent et coulent! » Allah, Allah! Sur Dieu!

Avant un quart d'heure l'accident est entièrement réparé, Mouhamadi revient avec un nouveau poteau. On repart et tout est pour le mieux, puisqu'à tous les ponts Mouhamadi sera désormais plus circonspect.

Le Samir voyage toute la journée dans le Bagourieh. C'est un canal très curieux. Alors que le Rayah de la Menoufieh est absolument rectiligne et nécessairement ennuyeux, comme toute œuvre marquée au coin du progrès, le Bagourieh est tout en tournants, méandres, détours, divagations, lacs et entrelacs. Souvent on revient presque au même point par où on vient de passer. Les voiles des

bateaux qu'on a laissé derrière soi reparaissent par devant; c'est un très ancien canal. Il a été fait sur la « Porte de Dieu » selon le keif des riverains; avec le temps il a été plus ou moins déformé et tarabiscoté par le « Akhl-El-Bahr » et les alluvions.

Tous ces labyrinthes ne font qu'allonger le voyage. La navigation en devient très longue, mais nullement fastidieuse. Les bords du canal sont couverts de verdure. C'est tantôt l'épais sycomore, énorme et rond, avec son corps noueux et ses branches biscornues; tantôt le labakh en voûte et les mûriers épais et surtout le sant jaune de fleurs, transparent et tout en dentelle. De temps en temps, des palmiers percent les massifs et les couronnent et des villages se cachent dans l'ombre verte.

Les arbres se reflètent dans l'eau rouge et fraîche: nous avons presque tout ce que demande le Poète: « les eaux, la verdure! » Restent les « beaux visages ». Hélas! En fait de beaux visages nous en voyons surtout les antipodes. Le Bagourieh comme tous les fleuves et canaux, birkets et drains de l'Egypte, sert principalement de bain et de « maison de soulagement »: c'est là un fait précis que les citoyens électeurs ont la délicate attention de nous faire constater à chaque instant.

A part cela, dans ces villages, la vie intense de l'Egypte contemporaine se réduit au malaxage et à l'accumulation de la « guilla »; toutes les « échèches » et maisons en sont astragalées comme de boucliers les temples antiques. Quelle richesse! Nous en voyons même de grands monticules pointus, amoureusement arrondis à la main par les fillettes aux pantalons rouges. Quand la louable matière sera sèche, on viendra couper un morceau du gâteau pour chauffer le four et cuire le bon pain baladi fin et gonflé. Au fond, la vie est simple, et c'est nous qui la compliquons.

Sur le Bagourieh, qui n'est pas très large, nous participons à la vie des fellahs. On se parle, on plaisante. On demande le nom du village qu'on longe; ces citoyens sont des « frères », des « fils de l'oncle », nos « enfants » ou « nos oncles » et « nos pères » selon l'âge. Les femmes sont « nos sœurs » et « nos mères ». Il en est de même pour les bateliers que nous croisons. Nous les surprenons quelque peu; et s'ils n'étaient pas si polis, ils diraient « maganine », « ce sont des fous », en nous voyant ramer et peiner pire qu'eux. Mais ils ne s'étonnent pas outre mesure parce que tout vient avec la permission de Dieu. Dans tous les cas, ils sont affables et prévenants. Les « marhab » nous accueillent et à l'heure de la séparation on nous souhaite la paix et l'accompagnement de la bénédiction.

Les fellahines sont coquettes et délurées; la vieille la plus édentée trépigne de plaisir quand on lui affirme que sa présence illumine le paysage, et que nous naviguons par la force de sa beauté. Mais le compliment doit être respectueux de sa pudeur si l'on veut pas se faire attribuer en réponse une ascendance d'entremetteurs et de prostituées. Elles ont une conception assez spéciale de la propreté: grand-mères, mères, filles, fillettes et petits garçons sont toute la journée dans l'eau en train de remplir des « ballassieh » ou de laver leurs chaudrons. Mais, à part les petits garçons et les fillettes toutes nues dans leurs jolies peaux brunes étincelantes d'eau et de soleil, ces dames se baignent tout habillées. Leur bain consiste à entrer dans l'eau rouge et à y rester coites; quand c'est fini, elles se relèvent majestueusement et, la ballassieh sur la tête, rentrent en procession à la maison en balayant la berge de la queue lourde d'eau de leurs robes à traîne.

Gardons-nous d'oublier nos frères et sœurs les animaux. Il y a quelques ânes qu'on pousse à coups d'injures dans l'eau, des moutons qui passent dans un nuage de poussière, des chevaux, des mulets, des vaches et des veaux. Mais la première place doit être réservée aux gamousses et aux oies. C'est la gamousse aux yeux obturés qui, sous les grands sycomoros, pousse la sachie gémissante; c'est elle qui encombre les routes de sa massive placidité;

Depuis l'époque où les peuples de l'antiquité concevaient le soleil comme un char de feu entouré de glaives flamboyants, les hommes ont rêvé et se sont efforcés de transformer la chaleur en une force utile.



Compagne du Principe SUPER - SIX

**La "Hudson" transforme en force utile
la chaleur perdue**

Cette nouvelle invention, compagne du Principe Super-Six, convertit la chaleur qui se perdait jusqu'à présent, en une FORCE UTILE.

Cette invention et le Principe Super-Six combinent à eux deux la plus haute efficacité de force génératrice et le maximum d'efficacité en transmission de force qui ait jamais été réalisée. C'est ce qui fait de la « HUDSON » l'auto la plus économique du monde par poids d'un kilo.

Le nouveau moteur « HUDSON » rend, dès le commencement, une grande quantité de force âpre qui ressemble exactement à la force puissante et élastique de la machine à vapeur. Cette force pourtant est vive dans toutes les vi-

“HUDSON”

égyptienne



*Agents Généraux
pour l'Égypte, le Soudan et le Hedjaz :*

Y. DRENTZ-MARGARIAN & C^o

11, Rue Soliman Pacha
Téléphones 57-41 } Boustan
13-67 }

LE CAIRE

A ALEXANDRIE :
FOUAD HABIB
32, Rue Fouad 1er. — Tél. 56-08

Sous-Agences à :
*Port-Said, Tantah, Mansourah,
Ismailia, Fayoum, Minieh.*

tesses et répond immédiatement au plus léger contact du clapet. Elle combine tous les avantages de la vitesse et de l'activité du moteur de haute compression avec la flexibilité unie du type de basse compression.

Le cognement qui accompagne l'explosion dans les moteurs de haute compression, en est éliminé. Avec l'essence ordinaire on obtient dans ce moteur des performances que seuls les combustibles de prix élevé donnent dans les autres machines existant jusqu'à ce jour.

Par la méthode de la « HUDSON »

vaporisant l'essence brute qui entre dans la chambre de combustion, la dilution de l'huile est empêchée et la chaleur qui, au paravant, était perdue par l'échappement, **DEVIENT UNE FORCE UTILE.**

De toute façon, la « HUDSON » d'aujourd'hui est la meilleure qui ait jamais été construite. Et il est tout naturel que l'accueil enthousiaste du public soit sans précédent dans l'histoire de la « HUDSON ».

Super - Six

la voici qui entre dans l'eau; posément elle s'enfonce dans le flot rougeâtre, se couche dans la vase et s'éternise en une immobile de rocher noir à fleur d'eau, en ne laissant flotter que deux yeux, deux cornes et deux naseaux humides et profonds comme des « darbakh roumi ». Quel tapage tout, à côté, les oies blanches et grises, blanches surtout! C'est une file ininterrompue de nageuses le long des deux berges; elles les animent de l'ébrouissement de leur propre blanche et de leurs cris stridents que nul ne prend au sérieux. Elles osent même traverser le courant et voler lourdement d'une rive à l'autre. Elles sont si nombreuses que Sandro le cuisinier se perd à leur sujet dans une speculation dont il nous communique l'objet: « par qui et comment sont mangées toutes ces oies! »

Dans la matinée nous achetons du poisson. Evitez de demander à Abou-Salama (c'est le nom dont on appelle tous les pêcheurs) s'il a du poisson à vendre. Cette question lui porterait la guigne. Il faut s'approcher discrètement de sa barque et après lui avoir souhaité la paix, s'informer en passant sur la possibilité qu'il ait du « kheir », du poisson. Il vous répondra que « le bien est sur Dieu ». Après cela, il vous ouvrira son panier avec des poissons presque vivants et couverts d'herbes humides.

Nous en achetâmes près de deux okes pour une quinzaine de piastres.

Le cuisinier Sandro s'installe sur la proue du cutter. Il est gras à lard et tout nu, la poitrine nue, les jambes nues, les cuisses nues; seul, un caleçon de bain en tricot noir lui cache les fesses; et un colonial helmet couronne son chef. Assis à califourchon, ses jambes pendent de bâbord et de tribord. Un grand chaudron entre les cuisses, un couteau de cuisine à la main, il est bientôt rouge du sang des poissons et de leurs entrailles qu'il jette au loin d'un geste rythmique et sûr. Et c'est ainsi que nous allions vers Alexandrie, portant sur notre bec de galère en un généreux, vivant et actif emblème, Sandro le cuisinier « cher aux marins » créateur et dispensateur des joies saines et fortes de la nutrition en plein air.

Puis, il fallut préparer la soupe des poissons. Sandro est un véritable maître-queux. Il manie le couteau de cuisine avec une dextérité étonnante. Sous sa main agile, rottes, poireaux, oignons, se divisent en maints petits carrés qui sautent dans la marmite. Bientôt, tout cela chante sur le tourneau. L'odeur de guilla de l'Égypte est remplacée par le parfum de la bonne cuisine qui doit la précéder chronologiquement. Cela donne du cœur au ventre et on rame ferme. On tire dur. Dieci buoni!

Dès que la soupe est prête, on s'arrête. Bain, cigarettes et de suite après, à table. La soupe est délicieuse; un peu trop d'huile, d'oignons et de sel, mais bah! ce n'en est que meilleur. Quant au poisson, c'est un délice. Une chair fine, onctueuse, savoureuse. Quelques olives noires ne sont pas faites pour gâter l'ensemble que couronne le fromage, la pastèque et le café.

C'est fini. Mais on a trop mangé et on ne peut plus ramer. Et cependant, il faut ramer. Allons! dieci buoni! On arrive quand même à reprendre la vogue. Quel plaisir! Le plus heureux doit être le Commodore. Le dos lui fait de plus en plus mal. Mais cela lui donne le droit de ne pas ramer. Il digère en fumant pendant que Mouhammadi mange et que Sandro et Dol tirent comme la chiourme d'antan. Tout s'arrange et se compense.

L'après-midi on a préparé la soupe de lentilles avec des pommes de terre. C'était moins bon et plus brouet noir que le poisson. Mais la soupe de lentilles est l'aliment traditionnel et nécessaire des navigateurs du Nil. Le soir on en a avalé trois ou quatre assiettes chacun; cela fut trouvé très bon. Et la tradition ne manqua pas d'être respectée.

C'est de la sorte qu'on navigua dans le Bagourieh, jusqu'à dix heures du soir, heure de l'arrivée à Dalgamoun. (à un kilomètre de Kafr-El-Zayat) Toutes les écluses étaient ouvertes. Après avoir passé le pont de Hamoul à sept heures quarante-cinq nous avons franchi sans encombre

l'écluse de Shahrabas à onze heures vingt, le pont de la route de Sersena à El-Kom-El-Akhdar à une heure trente, l'écluse de Kafr-Rabii à cinq heures du soir.

Et il n'a pas fait chaud de toute la journée. Le thermomètre est resté au-dessous de trente-trois degrés. Il ne faut pas oublier que sur le Nil il ne fait jamais chaud lorsqu'il y a du vent; pourvu qu'il souffle, même légèrement, tout va bien! Il fait frais et tout le monde est content.

Enfin, le soir descend; tout doucement la brise et le silence envahissent le ciel. Des villages et des champs, s'accrochant aux grands sycomores, ouatant les acacias en dentelle, s'étendant sur les vertes moissons, s'élève et grandit la fumée des feux du soir. La lune monte lentement à l'horizon et de ses rayons fait étinceler le courant. L'eau n'est plus rouge de l'argile des montagnes d'Abysinie, tout est bleu, or et argent. « ô nuit blanche, ô jour sultanien. »

Toutefois, il ne faut pas oublier les grenouilles et les crapauds qui croassent infatigablement à la lune, et non plus les moustiques avides de sang de l'homme. Il vaut donc mieux, malgré la nuit blanche, jour sultanien, se couvrir la tête avec la couverture en laine et étouffer la-dessous. C'est moins poétique mais plus pratique.

Bonne nuit la compagnie!

(A suivre).

LE COMMODORE



Mme Marica Gotopouli

La grande tragédienne vient de donner pour la première fois « Hécube » au Stade d'athènes, en présence de 20.000 spectateurs. Dans notre prochain fascicule nous donnerons un compte-rendu illustré de cette représentation unique et qui laissera un souvenir impérissable dans les annales théâtrales de la Grèce.

Essai sur l'humanisme

L'un des plus beaux efforts de la pensée humaine dans cette grande période de résurrection, courant de la fin du XIV^e siècle au début du XVII^e siècle et qu'on nomme la Renaissance, fut sans conteste l'Humanisme. Quand se fut dissipée la brume épaisse que répandait dans les cerveaux la scolastique, épuisée après une vie ardente et même glorieuse, et que l'on sentit la nécessité de trouver, à tout prix, du nouveau pour éviter la décadence, on se souvint en Italie des grands ancêtres et l'on chercha dans leur gigantesque ossuaire la charpente d'un monde nouveau. On n'avait pas oublié Cicéron, et la lecture des auteurs sacrés n'avait pas détruit en tous lieux le souvenir du divin Virgile.

On connaissait assez généralement le nom des grands auteurs grecs, (sans parler même d'Aristote), et des traductions fragmentaires donnaient une idée de leur valeur.

Aussi le mouvement auquel Pétrarque donna l'impulsion trouva-t-il vite un vaste champ d'action dans une humanité, qui, à la veille d'étouffer, voyait s'ouvrir devant elle un ciel pur éblouissant de clarté.

La triste scolastique, les interminables querelles théologiques, les excès d'un clergé jaloux de pouvoirs, la crainte d'un dogmatisme tentaculaire et stérilisant régnaient alors sur les penseurs.

La profonde obscurité des cabinets gothiques, aux fenêtres poussiéreuses ou aveuglées de vitraux; les livres manuscrits rares et par conséquent fouillés avec opiniâtreté d'où les interprétations occultes et mystiques (1) semblaient avoir anémié la pensée de l'époque.

Depuis longtemps, aucun courant nouveau n'avait purifié cette atmosphère lourde, au sein de laquelle, piétinant sur place, on s'obstinait à poursuivre la solution d'insondables mystères, (2) à automatiser la pensée, (3) à étendre un voile obscur sur les esprits.

S'il n'y avait pas de soleil dans le domaine des penseurs, il manquait tout autant, dans celui de la politique et des relations humaines.

Il est vrai que cela ne nous change pas beaucoup, hélas, car la cruauté, la barbarie, la servitude de ces époques où penser librement menait en prison, n'ont pas encore disparu de notre temps.

Cependant les guerres incessantes de l'Italie, le pouvoir souverain du Sabre ravalait les hommes à l'égal des choses, si le règne des « Theologici potatoes » les ravalait à l'égal de machines à penser, de greniers à dogmes.

Le premier effort de la Renaissance fut celui que provoqua Pétrarque au début du XV^e siècle et il porta ses fruits.

On ne connut pas encore le grec, mais on fit venir de Constantinople des manuscrits et des traductions.

On poursuivit une connaissance plus profonde du latin et Pétrarque à lui seul connut le Brutus, les lettres à Atticus, deux discours (4) de Cicéron, Quintilien, Catulle et Properce, ainsi qu'un assez grand nombre de livres du grand Tite-Live.

« Cette vague laissa en se retirant une foule de richesses » qui soulevèrent un enthousiasme sincère chez les amis et les proches du poète: ce fut l'époque des Boccace, Colluccio Salutate, Poggio Bracciolini, qui apportèrent chacun leur pièce au trésor commun.

Qui donc, méditant à l'état des penseurs de cette époque, ne se sentirait enlever par un enthousiasme pareil?

Retrouver, palper, lire, comprendre, interpréter les œuvres des ancêtres intellectuels, retrouver sous la « crasse visigothique » sous les patenôtres plus ou moins sincères

ou prétentieuses ces merveilles cachées, il y avait là de quoi émouvoir, et pour longtemps le plus flegmatique.

C'est ce qui explique la longueur du mouvement et le formidable courage, l'inébranlable foi qui pénétraient les apôtres du paganisme renaissant. Le penseur se fit latiniste, transposa du Latin en Italien, inventa des mètres, des rythmes nouveaux et tout ce XV^e siècle italien fut une ruche laborieuse.

Le rêve tendait alors à des hauteurs prodigieuses. Pétrarque le tout premier et Gola di Rienzi, furent atteints de cette frénésie qu'ils avaient fait naître.

On connaît le projet de restauration de Rome, la grande Rome impériale, mère et maîtresse spirituelle de l'Univers. Ses pierres ne se retrouvèrent pas sans doute, mais son âme se répandit une seconde fois sur le monde civilisé.

Les apôtres de ce mouvement ne réussirent cependant pas tout d'abord dans cette tâche gigantesque, mais la foi profonde qui les animait compensait l'absence des instruments de civilisation: écoles et livres imprimés.

Les premiers humanistes furent ambulants, autodidactes et autonomes comme les grands rhéteurs de jadis.

Ils jouèrent d'ailleurs le même rôle qu'eux dans la cité italienne, si pareille à l'antique « civitas », et plus encore, peut-être, à la vieille cité grecque.

Cependant le mouvement après s'être étendu en France (1) prenait un autre tour. Avec Laurent Valla, l'étude du Latin fut plus fine, plus poussée. On ne voulait plus seulement imiter l'allure de Cicéron, on voulait le suivre dans ses moindres gestes oratoires, dans ses plus petits détails.

Cela nous a valu la connaissance de bien des beautés ignorées jusque là, dans le rythme par exemple.

Avec Valla, aussi le grec fit son entrée triomphale dans le monde savant. Elle fut triomphale en ce sens qu'elle permit à Valla, à Filelfo, à Ficcin et à Bruni de traduire Thucydide, Xénophon, Platon, Démosthènes, Aristote, dans l'élégant latin que le premier avait révélé avec tant de soin. Au reste, le grec eut besoin de la chute de Constantinople et de l'émigration de ses bibliothécaires pour se faire assez comprendre en Europe, à l'aide des grammairiens, celle de Lascaris, par exemple.

L'archéologie fit aussi des progrès, et Léon X s'inspira plus d'une fois pour ses projets grandioses, en feuilletant les recueils de Flavio Biondo qui, dès la moitié du XV^e siècle avait recueilli et catalogué tout ce qui pouvait se recueillir alors des débris de la Ville Eternelle.

L'imprimerie inventée, Constantinople écroulée, c'est désormais l'éblouissant éclat de la prodigieuse époque. Les grands noms viennent en foule, les découvertes se multiplient; le grec, « la plus belle des langues » triomphe; les grandes bibliothèques se multiplient à Venise, à Rome, à Florence. Les guerres d'Italie, donnent à François I^{er} l'occasion d'établir à Fontainebleau un riche grenier pour la faim dévorante des savants de l'époque.

Sans plus nous étendre sur les grands humanistes de la belle époque, que le moindre bouquin d'histoire fera connaître au lecteur bienveillant nous voudrions pourtant montrer, réunies en une figure très sympathique toutes les tendances de l'humanisme, dans leur plus complet épanouissement.

Nous voulons parler du Maître Alcofribas Nasier, alias François Rabelais, l'honneur de la médecine, de la botanique et de l'humanisme.

Je dis de l'humanisme, car il représente pour moi, le type de l'homme qui sait interpréter et faire une science humaine des connaissances de l'antiquité.

Un autre humaniste mais d'un autre ton, serait Montaigne, qui introduit dans la science des mœurs, l'expé-

(1) Gerson

(2) L'Alchimie par exemple.

(3) Raymond de Lulle cité par Descartes. (Discours de la Méthode).

(4) dont el Pro Archia

(1) Lire à ce sujet le livre de Christine de Pisan (dont le père put connaître Pétrarque): « Faits et Bonne mœurs du sage Roy Charles V. »

rience glorieuse de l'antiquité, et qui, de même qu'Erasmus, l'appliqua à son temps.

Mais Rabelais garde sur lui l'avantage de sa formidable érudition, de son universelle capacité, de sa vivacité d'esprit. Pour moi, je le considère pour l'un des plus honnêtes hommes qu'il y eut jamais, et je me crispe chaque fois que je l'entends appeler «le joyeux curé de Meudon», ou que j'entends citer par des voluptueux fantaisistes son conseil: «Vivez joyeux».

Combien je préfère pour lui, aux magnifiques éditions sur papier de luxe, richement gravées et imprimées, l'austère petite édition de la Renaissance du Livre ou ce tirage du XVIII^e siècle, humble et pauvre, bien fait pour être médité dans le calme et l'austérité du cabinet de travail. Car Rabelais est un esprit profond et sévère, et sa «substantifique moëlle» est quelquefois bien amère.

Sa clairvoyance lui avait montré dans son siècle les ruines sous la prodigieuse floraison, et ce n'est pas sans ruines sous de la prodigieuse floraison, et ce n'est pas sans arrière-pensée de moraliste, qu'il a écrit son livre pour les «buveurs très-illustres et vérolés très-précieux».

En tant qu'homme, il nous apparaît éminemment respectable; savant à la fois et célèbre dans son domaine, par son édition d'Hippocrate, ses études sur la botanique et la médecine; il ne laisse pas d'être à côté de cela un esprit universel averti en matière de morale et de politique, disciplines sur lesquelles il avait largement médité.

En face de l'obscurantisme scolastique et moyennageux, il est d'une féroce ironie. On connaît ses sorties contre les chats fourrés, les juges avarés et égoïstes, les oppresseurs du populaire; ses paroles hardies et colères contre les sorbonicoles et les théologalixignorants, buveurs, bavards, grands dégoiseurs de sornettes.

Quelques exemples ne seraient pas ici déplacés, oyez plutôt: c'est d'abord la façon stupide dont Gargantua «est institué en lettres par un théologien» chap. XIV; puis cette pointe contre la Sorbonne:

«Croyez que le bien auquel convint le peuple tout affolé et consterné fut Sorbonne, où lors estoit, maintenant n'est plus, Oracle de Leucèce.

«Là fut proposé le cas et remontré l'inconvénient des cloches transportées.

«Après avoir bien ergoté «pro» et «contra», fut conclu en «baralipon» que l'on enverrait le plus vieux et suffisant de la faculté théologique vers Gargantua, pour lui remontrer l'horrible inconvénient de la perte d'icelles cloches. Et, non obstant la remontrance d'aucuns de l'Université, qui alléguaient que cette charge mieulx compétoit à un orateur qu'à un théologien, fut à ceste affaire esleu notre maître Janotus de Bragmardo.» (Chap. XVII).

L'arrivée de ce J. de Bragmardo est décrite avec une recherche de ridicule qui donne bien à penser. Quant à sa harangue, qu'on lise le chap. XIX et l'on s'amusera autant que les penseurs clairs et profonds de l'humanisme durent le faire, en voyant leurs adversaires si bien étrillés. Le chapitre XXI montre: «L'étude et diette de Gargantua selon la discipline de ses professeurs sorbonagres» et c'est encore là une belle charge à fond.

Il y a d'autres coups de griffes contre les «hommes obscurs»; on ne pourrait tout dire. Citons cependant, parmi l'énoncé des livres trouvés par Pantragrue dans la librairie de St. Victor.

«Decrotorium scholarium.

«La croquignolle des curés.

«La profiterolle des indulgences.

«Quantio subtilissima, utcum Chimacra, in vacuo «bombinans, possit comadere secundus intentiones; et «fuit debatuta per decem hebdomadas in Concilio Constantiensi.

«Barbouillamenta Scoti.

«La Ratonère des Théologiens.

«R. Lullius: De batifolagüs principum.

«Callibistratorium Caffardiac, actore M. Jacobo Hocstrale hæreticometra.

«Les aises de vie monachale.»

«Le boutavent des Alchimistes.»

«Les entraves de religion.»

«La muselière de noblesse.»

«Le mortier de vie politique.»

«Tarrubalationes doctorum coloniensiū adversus Reuchlin.»

«La Ramassade des nommés et gradués.»

«Le ravasseur des cas de conscience.»

«Le ramoneur d'astrologie.»

«Campi clysteriorum per S.C.»

«Justinianus: de Cagotis tollendis.»

Il faudrait citer toute la liste et écrire sur chacun des titres. C'est, en fait, la libre satire du haut penseur, s'exerçant avec rage contre tous les obscurantismes, toutes les malpropretés qu'il exclura impitoyablement de son idéale «Abbaye de Thélème.»

Cy n'entrez pas, maschefaims patriciens.

Clercs, basauchiens, mangeurs du populain.

Officiaux, scribes et pharisiens.

Juges anciens, qui les bons paroissiens

Ainsi que chiens, mettez au capulaire

Votre salaire est au patibulaire,

Allez y braire: ici n'est fait excès,

Dont en vos cœurs on deust mouvoir procès.

Quant à l'obscurantisme guerrier, «ennemi de sagesse et de bien vivre», qu'on lise le récit de la guerre Picrocholine et l'on verra comme il sort mal arrangé de l'affaire: tous ces faux nobles, brigands sous couvert d'honneur, pillards, paillards, hurleurs y sont proprement étrillés de compagnie des Conquéranants insatiables et chicaneurs, pour qui tout est prétexte à montrer ou essayer de montrer la puissance suprême du glaive. On sait quelles furent les idées de Rabelais comme constructeur, car cet honnête homme, comprenant qu'il fallait bâtir après avoir démoli, (plût au ciel que nos politiciens le comprissent parfois), élevait en face des escoliers sorbonicoles, se peignant des cinq doigts, goinfrants, sales, bêtes et tout pleins de longues tirades, l'étudiant sage et grave des humanistes!

Eudémon parlait bien et justement, avec un gracieux maintien, en si belle forme, «que mieulx ressemblait un Gracchus, un Cicéron ou un Emilius du temps passé, qu'un jouvenceau de ce siècle.» Il échafauda un système d'humanités qui développera en Gargantua et en Pantagrue le sentiment de la beauté, la curiosité sans cesse en éveil, devant toutes choses humaines, le goût des arts et le courage; c'est d'individus pareils que tous les temps ont également besoin.

Ses idées politiques sont larges, il cite Platon à l'appui de sa thèse, que la guerre ne devrait exister entre peuples de même teinte et de même religion (Gargantua, chap. XLVI).

Il rêve d'une république éclairée par des souverains philosophes et y revient plusieurs fois, (chap. L par exemple) et prêche enfin la modération, que les anciens plaçaient à la base de toutes les vertus.

Son abbaye de Thélème où régnaient la «liberté instruite», la beauté, les arts, la propreté, la santé et la générosité est une république, ou mieux, un phalanstère placé tout entier sous l'égide de la belle discipline humanistique qui joint toute l'expérience des antiques à la science des modernes.

Car, c'est en cela: faire de l'expérience antique, une utilisation contemporaine rationnelle; que réside surtout l'humanisme.

Les Humanistes, rhéteurs et ambassadeurs de la Renaissance, imitèrent le langage des anciens orateurs et s'imprégnèrent de leurs connaissances pour servir utilement leur époque.

Ceux de la Révolution française, copièrent les antiques

autant qu'ils le purent, croyant sans doute qu'en faisant renaître le milieu des anciens Romains ils en ressusciteraient les vertus. Et l'on conviendra qu'ils réussirent souvent, car leurs grands orateurs ne le cédèrent pas en courage et en esprit de sacrifice, aux plus illustres des Romains. Leurs généraux non plus n'étaient pas inférieurs aux beaux modèles antiques, et les «Citoyens» valurent bien les Quirites.

Nous aussi, dans notre époque de crise, nous aurions intérêt à étudier humanitiquement les antiques; nous en avons les moyens; il suffirait de quelques légers changements dans certains programmes d'études pour y arriver. « Notre époque souffre surtout d'un manque d'individualités saine ment développées et normalement éduquées. »

Un dogme, lourd comme une cathédrale, pèse sur notre évolution: la richesse, actuellement mère de tous les obscurantismes.

Au cours des derniers siècles, les hommes de progrès ont travaillé à renverser les idoles et à les remplacer par le culte libre et désintéressé de la Liberté, de la Raison, de l'Humanité. La Révolution Française, ce magnifique élan de l'individu avide de lumière, contribua pour beaucoup à cet important changement. Mais, hélas, il suffit de l'apparition d'un sanguinaire égoïste, d'une moralité certainement inférieure à celle d'un singe de l'Afrique équatoriale, (je parle de Napoléon) pour faire écrouler cette belle œuvre non encore solidement achevée; car si César put nous civiliser à coups de glaive, les Romains en pâtirent, de même, que les Français de 1810-15 pâtirent des avantages que les Allemands et les Russes tirèrent, dans le domaine moral et intellectuel, des conquêtes de la rédingote grise.

L'œuvre qu'entreprirent les progressistes du siècle dernier demeura inachevée et subit de sérieux ébranlements dans la suite.

En effet, par cette loi qui fait que tout bien fait aux hommes, porte un mal en soi, le peuple libéré des prêtres par les intellectuels se précipita à la suite d'agitateurs populaires, trop souvent avides d'avantages, n'intéressant qu'eux-mêmes. Par ailleurs, les gens de l'industrie, armés par les inventeurs, bâtirent, peu à peu, d'immenses fortunes, et régnèrent grâce à elles, sur le monde asservi, au point de pouvoir enfin, en se servant de polichinelles couronnés, déchaîner sur le monde l'épouvantable cataclysme qui fut la guerre mondiale. Car, il n'y a personne de sensé qui, réfléchissant sur l'état des banquiers d'aujourd'hui, ne s'aperçoive que les grands mouvements de la matière humaine sont réglés par eux et par leurs intérêts.

(à suivre)

Elfried ELSE.



BRINDILLES.

- Le travail est tout à la fois une liberté et un esclavage.
- Chez l'homme le sacrifice est une qualité, chez la femme c'est un don.
- L'indifférence renferme plus de mépris que la haine.
- Ce n'est rien partir, c'est se séparer qui coûte.
- On idéalise toujours l'être qu'on aime.
- La pauvreté est une route où l'on apprend à marcher seul.
- L'homme succède à l'homme mais ne le remplace pas. Chaque mauvaise action nous rend capable d'une pire. Celui qui crée le bonheur, est maître d'une œuvre.
- Pourquoi dit-on facilement : « Quelle femme inconsciente ? » C'est une qualité si nécessaire à l'homme.

NIZZA.

MUSÉE DE CÉRAMIQUE

A FAENZA (ITALIE).



Musée de la Céramique de Faenza — Section rétrospective de Faenza

Si, au point vue archéologique, l'étude de la céramique compte parmi les plus importantes, c'est aussi l'une des plus difficiles. Les documents photographiques qui accompagnent dans les manuels la description des objets, tout en étant indispensables, sont bien insuffisants, car il est impossible sans la couleur, de s'en faire une idée nette; les belles planches coloriées qui illustrent les ouvrages de luxe publiés sur ce sujet nous laissent le regret de ne pouvoir juger de la qualité de l'argile dont sont pétris les fragments représentés. Même les musées, dont la destination essentielle est de servir de lieux d'études pour les chercheurs, n'exposent les précieux fragments qu'ils conservent, que derrière une vitrine, et l'on ne peut se servir pour les examiner d'un de nos sens les plus infallibles, le toucher.

Il existe cependant en Italie, un musée dont l'intelligent conservateur a compris l'utilité de cet examen direct; le musée de Faenza contient quelques salles intitulées pour cette raison « salles didactiques », où une quantité de fragments soigneusement classés sont suspendus au parois de la pièce par des fils de fer, de sorte que l'on peut non seulement les regarder de près, mais au besoin les palper pour s'assurer du relief que présentent certains ornements, constater la finesse ou la légèreté de l'argile, etc.

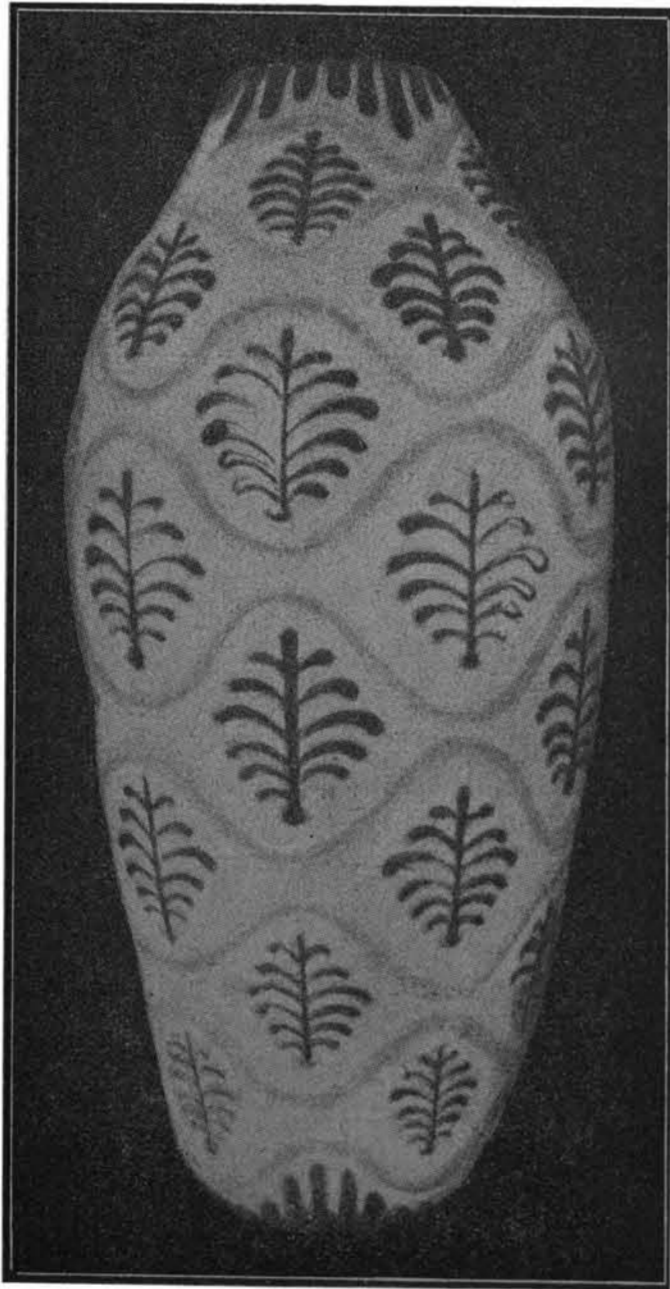
C'est presque par hasard, au cours d'une promenade en automobile de Ravenne à Florence, que j'eus, cet été, l'occasion de visiter ce charmant petit musée. Comme toujours à la recherche de documents d'art musulman, plus nombreux en Italie qu'on ne pourrait le croire, j'avais lu que ce musée possédait une « salle didactique de la civilisation arabe » et j'eus la surprise d'y trouver une collection très-nombreuse et très-complète de fragments provenant de Fostat.

Le musée tout entier présente le plus grand intérêt non seulement pour les spécialistes, mais pour tout amateur de belles choses. Le conservateur, le savant

Comm. Dr. Gaetano Ballardini, est un de ces animateurs dont l'influence rayonnante agit autour de lui comme celle d'un foyer de lumière; il s'est donné pour but de rendre à Faenza — qui donna au XVe siècle son nom à l'industrie de la faïence — une place prépondérante dans la production artistique, et en même temps de faire honneur à l'Italie de la Renaissance de cet art national. Il a donc, après de courageux efforts, réussi à fonder, non-seulement un musée, mais une école de céramique moderne, un laboratoire pour expériences techniques, une bibliothèque spéciale et un journal, « Faenza », qui publie sur la céramique des articles en plusieurs langues, écrits par des savants de tous les pays.

Le musée, fondé en 1908, occupe aujourd'hui une douzaine de salles; un espace d'environ un tiers de la surface totale a été réservé pour un agrandissement qui ne saurait tarder à devenir nécessaire. Une de ces salles, la Salle des Nations, renferme des échantillons de l'art de la céramique provenant de divers pays: la porcelaine de Copenhague y est particulièrement bien représentée.

La céramique de Faenza occupe naturellement la place d'honneur; il y en a une section contemporaine, une autre du XIXe siècle, et une rétrospective, plus une salle « didactique » où les fragments sont disposés de la même manière que ceux de Fostât. Ces salles didactiques



Grand vase à décor vert sur fond blanc exécuté à l'Ecole Royale de Céramique de Faenza.

sont au nombre de trois: la troisième renferme des fragments de provenance antique. Dans une petite salle, mais ceux-là sous verre, se trouvent d'intéressants spé-



Musée de Céramique de Faenza
Exposition permanente de Céramique d'Art Italien moderne.

cimens des époques préhistoriques. La salle réservée à l'art contemporain de Faenza même, renferme des échantillons de sa nouvelle école dont la forme et la couleur m'ont paru d'un goût plus sûr que la plupart des autres faïences exposées dans la salle consacrée à l'art céramique italien moderne en général.

H. D.

Demain...

Ce sera peut-être demain!... le jour où par un simple hasard, je vous rencontrerai soudain; surpris on se tiendra la main, puis nous dirons des paroles vaines tout en descendant le chemin parce que notre route est la même!

Nous marcherons très vite sans nous retourner en arrière, car il y aura trop de lumière... derrière nous sur notre chemin...

Qui sait? peut-être un soir d'automne, ayant heurté la même pierre, ici, là-bas, sur le chemin, heureux nous nous tiendrons les mains grisées; nos âmes vivront demain, ce que nos cœurs ont chanté hier.

Simplicité...

Tu disais de si gentilles choses, que mon cœur s'est pris à les lire; indiscrètes, mes lèvres redisent tout bas à mon âme croyante, les petits mots que, sincèrement, tu me glissais imprudemment... si gentiment.

Oui, je devrais m'en souvenir, ainsi qu'une petite robe aimée, une loterie où j'ai gagné un bibelot déjà brisé.

...Mais tu sais, ces toutes petites choses, que tu as le droit d'oublier, de mon cœur à mon âme éclose, c'est un jardin ensoleillé.

CROISIER.





L'EGYPTE ANCIENNE

Effets de la politique égyptienne de l'époque de Tel-El-Amarna sur les relations économiques de l'Égypte avec les États de l'Asie Centrale

Les alliances politiques entre l'Égypte et les états de l'Asie Centrale eurent leurs répercussions sur les relations économiques de ces pays. Parallèlement aux échanges de présents entre les pharaons et les princes d'Alashia, (Chypre ou la Cilicie) de Babylone et de Mitanni, (Haute Mésopotamie), des marchandises étaient troquées entre les marchands d'Égypte et ceux de ces pays d'Asie.

Des nombreuses caravanes chargées des produits de la vallée du Nil traversaient constamment la Palestine et la Syrie pour se rendre en Mésopotamie, pendant que d'autres apportaient en Égypte les objets d'art et de luxe soigneusement fabriqués dans les principales villes de la Mésopotamie.

A la tête de ces caravanes se trouvaient souvent les ambassadeurs ou messagers des souverains d'Égypte ou d'Asie avec les présents que ces derniers s'envoyaient mutuellement. Puis venaient les marchands qui faisaient le troc des produits de leur pays pour leur propre compte.

Le mouvement de ces caravanes était si important et si intense que les pharaons durent organiser tout un système de protection pour assurer leur sécurité. Ils décidèrent que les princes et gouverneurs des états vassaux de Palestine et de Syrie, sur le territoire desquels elles devaient passer, étaient tenus de les escorter jusqu'à leur arrivée à destination. Cette obligation était strictement exécutée ainsi que nous l'apprend Moutzou, l'un des gouverneurs de la Syrie.

« Le roi, mon seigneur, écrit-il, me fit savoir par « l'intermédiaire de Khaïa que j'avais à escorter les caravanes jusqu'au Hanigalbat (province du royaume de « Mitanni). En vérité, elles ont été escortées et elles « sont arrivées à destination. Qui suis-je pour ne pas « escorter les caravanes du roi mon seigneur. Mon père, « Lapaïa, n'a-t-il pas escorté les caravanes que le roi a « envoyées au Hanigalbat et à Kardouniash (Babylone)? « Que le roi, mon seigneur continue à envoyer ses caravanes, je les escorterai par le chemin le plus « court. » (1).

C'était aux inspecteurs généraux du pharaon dans les états vassaux tels que Khaïa, qu'incombait la tâche d'aviser les vassaux de l'arrivée des caravanes égyptiennes et de leur dicter les mesures à prendre en vue d'assurer leur sécurité.

Quant aux caravanes venant d'Asie, elles étaient généralement munies de lettres de recommandation émanant de leur gouvernement et adressées aux vassaux du roi d'Égypte pour les prier de leur accorder assistance et protection.

Ces lettres de recommandation prenaient quelquefois la forme collective et s'adressaient simultanément à tous les vassaux du pharaon. Voici, à titre d'exemple, celle délivrée à Akiza par le roi de Babylone Bournabourish :

« Aux princes de la terre de Canaan, les vassaux de « mon frère.

« J'ai envoyé Akiza, mon messenger, au roi d'Égypte, « mon frère. Conduisez-le vite et sûrement en Égypte et « veillez à ce qu'il ne soit l'objet d'aucune violence. » (1)

Parmi les marchandises égyptiennes exportées en Asie, l'or était la plus précieuse et la plus recherchée : « Envoie-moi de l'or...; autrefois ton père envoyait « à mon père beaucoup d'or... Il faut que tu m'envoies « la même quantité d'or qu'envoyait ton père. »

Telles sont les demandes sans cesse répétées dans les lettres de Tel El Amarna. Ce métal précieux provenant des mines de la Nubie et du Sinaï, était très répandu en Égypte. Aussi les princes de l'Asie Centrale ne transigent-ils pas sur l'exécution de leur commande. Ils exigent et insistent avec fermeté qu'on leur livre la quantité convenue.

« Le messenger que tu as envoyé, écrit Bournabourish « à Aménophis IV, est porteur de vingt mines d'or « imparfait, qui, mis au creuset, n'a pas même livré cinq « mines d'or pur... »

Et ailleurs il est dit :

« Les lingots d'or que mon frère n'avait pas exami- « nés, lorsque je les ai envoyés au creuset pour être « fondus, on me les a retournés et on n'a pas voulu les « accepter... » (2).

Bien souvent l'or exporté d'Égypte en lingots était réimporté sous forme d'objets d'art et de bijoux. Quelquefois il servait aussi à la fabrication d'articles de luxe destinés à l'usage des pharaons et des grands dignitaires de sa cour. C'est ainsi qu'en échange de l'or qu'il avait envoyé Aménophis III reçut de Kallima Sin, roi de Babylone : un lit fabriqué en bois d'usû et orné d'or et d'ivoire; trois autres lits en bois d'usû et en or; un grand trône en bois d'usû et en or; cinq autres trônes en bois d'usû et en or... le tout pesant sept mines, neuf shekels d'or. (3).

Toutes sortes de commandes étaient passées de part et d'autre, soit par les particuliers, soit par les gouvernements mêmes. La plus importante de ces commandes est celle d'armes et de munitions que le gouvernement égyptien avait fait en Mitanni du temps de Sutarna, grand père de Doushratta. L'exécution de cette commande nécessita beaucoup de frais et nous voyons sans cesse Doushratta réclamer l'envoi d'or.

Dans toutes ses lettres il est dit :

« Maintenant je demande de l'or à mon frère, et il « m'appartient de lui en demander pour deux raisons : en « premier lieu pour l'exécution de la commande de muni- « tions que je m'engage à lui livrer, et en second « l'eu... » (4).

Pendant que les caravanes se rendaient d'Égypte en Mésopotamie et réciproquement chargées des produits égyptiens ou Mésopotamiens destinés à être troqués entre eux, les vassaux d'Alashia apportaient en Égypte les produits les plus précieux de ce pays, tels que : cuivre, huile, textiles,

(1) Carl Niebuhr, *The Tel El Amarna Period*. (p. 47).

(2) A. Moret, *Au temps des Pharaons* (p. 83).

(3) H. Winckler, *loc. cit.* (p. 13).

(4) Carl Niebuhr, *loc. cit.* (p. 37).

(1) H. Winckler, *The Tel El Amarna letters* (p. 365).

articles de manufacture. En échange ils importaient d'Égypte de l'or et de l'argent.

Les marchands Alashiens, qui venaient en Égypte pour placer leurs marchandises ou les échanger contre les articles égyptiens, étaient l'objet d'attentions et d'égards spéciaux de la part des autorités pharaoniques. Alors que les marchands des autres pays étaient généralement surveillés de près par les gens du service des gardes côtes et par ceux de la douane et étaient fortement imposés, les marchands du pays d'Alashia avaient la liberté d'écouler paisiblement leurs marchandises sur le marché égyptien et étaient affranchis du paiement de toute taxe douanière.

Loutefois pour pouvoir jouir de ces privilèges ils devaient se munir au préalable de lettres de recommandation ou de sauf-conduit émanant de leur gouvernement. La correspondance de Tel El Amarna renferme deux de ces lettres.

La première est adressée par le roi d'Alashia au roi d'Égypte et est ainsi conçue :

« Ces porteurs sont mes marchands; mon frère faites « en sorte qu'ils retournent vite. Faites en sorte, aussi, « que vos officiers de douane ne s'approchent pas trop « de mes marchands et de mon navire. » (1).

La seconde émane d'un ministre d'Alashia et est adressée à un collègue égyptien. Elle contient ceci :

« Ces hommes sont les serviteurs de mon maître, le « roi. Que vos officiers ne s'approchent pas trop près « d'eux. Et vous, mon frère, renvoyez-les vite ». (2).

Le commerce avec l'Alashia semble avoir même été très intense au point que les grands marchands alashiens avaient des représentants, parmi les compatriotes résidant en Égypte. La situation de ces représentants était règlementée par des conventions et des accords conclus entre le roi d'Alashia et le pharaon d'Égypte. Aux termes de ces accords les citoyens du pays d'Alashia résidant en Égypte, avaient des droits et privilèges qui étaient refusés aux autres étrangers.

Ainsi alors que les étrangers en général n'avaient pas le droit de laisser une succession en Égypte, leurs biens revenant à l'État égyptien, les alashiens pouvaient laisser de succession et leurs biens pouvaient être réclamés par leurs héritiers. Et à cette époque, comme de nos jours, c'était au consul qu'incombait la charge de liquider la succession de son concitoyen décédé.

Voici d'ailleurs ce qui est dit à ce sujet dans une des lettres adressées par le roi d'Alashia au souverain d'Égypte :

« Un citoyen d'Alashia est mort en Égypte et ses « biens sont dans ton royaume, pendant que son fils et « sa femme sont avec moi. Que mon frère fasse réunir les « biens de ce citoyen et les remette entre les mains de « mon messenger. » (3).

On voit donc, en résumé, que la politique des alliances entre l'Égypte et les États de l'Asie Centrale a eu pour effet, au point de vue économique, d'établir, entre l'Égypte et ces pays, des relations commerciales stables et continues d'une grande envergure, donnant naissance à des institutions et coutumes dont on n'aurait jamais soupçonné l'existence à une époque si réculée.

Dr. G. A. Lazzarides.

(1) H. Winckler, *loc. cit.* (p. 89).

(2) H. Winckler, *loc. cit.* (p. 93).

(3) H. Winckler, *loc. cit.* (p. 83).

Nous venons de recevoir de la Fondation Egyptologique Reine Elisabeth son Bulletin No. 4 Juillet 1927, « *Chroniques d'Égypte* », ainsi que la « *Vie de Petosiris* », de Emile Suys. Nous reviendrons dans notre prochain numéro.

LES SPORTS

L'Égypte aux Jeux Olympiques

La « Bourse Egyptienne » dans son numéro de Vendredi dernier a traité avec beaucoup d'à propos la représentation de l'Égypte aux Jeux Olympiques d'Amsterdam.

Il est incontestable que nous possédons des éléments qui, avec un entraînement bien compris sous la direction de techniciens, n'arrivent dans un temps relativement court à figurer en bonne place dans des compétitions étrangères.

Nous avons vu ce que nos équipes de foot-ball ont donné. Les coureurs à pieds et les nageurs ne manquent pas. Quant aux escrimeurs, nous n'avons qu'à nous référer aux derniers succès remportés par notre concitoyen Saul Moyal à Buenos-Ayres, sans compter le palmarès détenu par les Hassanein Bey, Chahine Bey, Joseph Mizrahi, Salvatore Cicurel, Niazi et Chaaraoui, pour pouvoir pronostiquer que l'Égypte serait éventuellement bien représentée.

Le Cercle Egyptien d'Escrime possède en outre, dans la personne du jeune Abdin un tireur de classe avec lequel il faudrait compter.

Les maîtres d'armes Renaud, les frères Prucher, Favia, dont le dévouement nous est connu, seraient les premiers à encourager la jeunesse qui s'adresserait à eux.

Il appartient donc à nos dirigeants et à eux seuls de s'inspirer de l'article de la « Bourse Egyptienne » et de mettre à la disposition de l'Union des Sociétés Sportives une subvention digne du pays.

Nous ajouterons pour terminer que si certains sports attirent particulièrement la jeunesse égyptienne, celui de l'escrime qui généralement groupe une élite, ne semble pas encore les intéresser.

C'est une éducation à faire.

Paul AUNAY.



LEGION D'HONNEUR.

C'est avec un vif plaisir que nous avons appris que M. Robert Peugeot, Administrateur-Directeur de la Sté. des Automobiles Peugeot, vient d'être élevé à la dignité de Commandeur de la Légion d'honneur, au titre du Ministère des Travaux Publics.

M. Robert Peugeot, qui est vice-président de la Chambre syndicale des constructeurs d'automobiles, et membre du Conseil de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures, se donne tout entier à la direction de l'affaire aux multiples branches qui porte son nom et dont la prospérité doit beaucoup à son activité et à sa compétence.

Nous sommes heureux d'annoncer cette promotion et nous adressons nos vives félicitations à l'éminent industriel qu'est M. Robert Peugeot, ainsi qu'à M. G. Valsamidis, son représentant pour l'Égypte.

DISTINCTION HONORIFIQUE

Nous apprenons avec un réel plaisir que les produits de la Gramophone Coy Ltd. « His Master's Voice » ont obtenu la médaille d'or « Hors Concours » à la Section des Machines Parlantes de l'Exposition Internationale de Musique à Genève, qui a eu lieu du 28 avril au 22 mai 1927.

Cette distinction spéciale n'est que la consécration de la réputation mondiale qu'ont acquis les appareils, les disques et les accessoires de la célèbre Gramophone Coy Ltd. « His Master's Voice » et nous en félicitons vivement M. K. F. Vogel qui représente si éminemment cette compagnie en Égypte.

BRINDILLES

La femme n'aime pas l'homme violent, mais elle aime qu'il soit capable de l'être.

Dans la vie une chose n'est rien, c'est l'opinion de la chose qui est tout.

NIZZA.



Notes
sur quelques
Livres

LE BOUDDHA VIVANT par Paul Morand.

« Je voudrais être utile, silencieux, peu visible, vivre un porte-plume à la main, et qu'on puisse dire un jour ce qu'on a dit de Bouddah : « Délivré, il délivrera les autres; apaisé, il apaisera les autres. » Ne souriez pas : je ne suis encore ni délivré, ni apaisé. »

PAUL MORAND.

Interviewé avant que ne parut son livre, P. Morand fit cette intéressante déclaration : « le personnage central de mon prochain livre, « Bouddha Vivant », sera un jeune prince de l'Asie du Sud, en contact avec la civilisation occidentale. J'y étudierai sous une forme romanesque les rapports de l'Orient et de l'Occident. Je tâcherai d'apporter ma modeste part de voyageur à ce sujet brûlant. »

« Bouddha Vivant » est un conte où se déroule une double aventure : l'aventure orientale, rapide et tragique d'une jeune française de très vieille race de laquelle naît l'aventure occidentale, plus longue et plus heureuse, du prince Yâli de Karastra.

Ce livre, qui a déjà suscité de si nombreux commentaires, pose de nouveau et d'une manière française, c'est-à-dire éminemment spirituelle et sans doute ironique, le problème Orient et Occident.

Notons tout d'abord que, depuis l'après-guerre, les voyages et voyageurs d'Orient sont en vogue. Que dis-je : en honneur. Il y a peu de mois Henry Bordeaux ne célébrait-il pas les pèlerins de l'Orient du siècle dernier : Châteaubriand, Gérard de Nerval, Lamartine, Flaubert, Loti.

Nous avons écouté les Appels de l'Orient, lu ses Messages. Sous une forme épistolaire, à la manière des vieilles mais toujours vivantes « **Lettres Persanes** » de Montesquieu, André Mairaux nous dit la « **Tentation de l'Occident** » où nous distinguons deux voix. Celle un peu sceptique du correspondant européen A. D. et celle légèrement énigmatique du chinois Ling.

Écoutons-les un moment, ne fut-ce que pour nous préparer à entendre celles plus vibrantes des annonciateurs de résurrection ou d'irréversible fin. Les carillons d'allégresse de l'Orient ressuscité ou le glas de l'Occident mis au tombeau.

« — Malgré sa puissance précise, nous dit Ling, le soir européen est lamentable et vide, vide comme une âme de conquérant. Parmi les gestes les plus tragiques et les plus vains des hommes, aucun jamais ne m'a paru plus tragique et plus vain que celui par lequel vous interrogez toutes vos ombres illustres, race vouée à la puissance, race désespérée. »

Simplement A. D. répond :

« — Les Européens sont las d'eux-mêmes, de leur individualisme qui s'écroule, las de leur exaltation. Ce qui les soutient est moins une pensée qu'une fine structure de négations. »

De son côté, Ling de conclure :

« — Une Chine nouvelle se crée qui nous échappe à nous-mêmes. Sera-t-elle secouée par une des plus grandes émotions collectives, qui l'ont à plusieurs reprises bouleversée ? Plus puissante que le chant des prophètes, la voix basse de la destruction s'entend déjà aux plus lointains échos de l'Asie. »

Clo... cloc... clo... cloc... Ici-même, il y aura bientôt deux ans, j'ai entendu sonner « le glas du prestige de l'Occident. »

Un mois plus tard, du haut d'une grande tribune du Caire a été proclamé : « la faillite de la civilisation occiden-



Paul Morand

tales » (1). En Poétesse inspirée, Mme de Saint-Point s'est alors résolument posée en accusatrice et elle a clamé la faillite de la civilisation occidentale.

« — J'accuse, a-t-elle dit, la civilisation occidentale d'avoir manqué à sa plus haute mission à laquelle elle a été appelée durant les derniers cycles de l'histoire mondiale.

« Cette mission c'était l'**universalisation** de l'humanité sur terre, c'était l'**unification** consciente de notre humanité. »

Ding... Dong... D'Europe, une voix mate et puissante s'est alors élevée et elle a dit : nous souffrons du doute. Nos ennemis sont à nos portes : germanisme, slavisme, asiatisme. Car, ce sont eux qui, hautement, proclament : « l'écroulement de la science, de la méthode, de la raison ». Or, cette voix luttait comme si l'Europe était réellement en péril. Elle est celle qu'Henri Massis a fait entendre dans sa « **Défense de l'Occident**. » Voix qui, pour ne pas venir du même camp que la précédente, n'en tente pas moins d'instaurer une ère de foi, d'unité.

A elle s'est sincèrement jointe celle du grand écrivain anglais C. K. Chesterton qui, en toute franchise, écrit les lignes ci-dessous :

« — Massis, dans toute son œuvre, et singulièrement dans sa « **Défense de l'Occident** » se porte le champion d'une certaine indépendance, d'une certaine dignité inhérentes à la personne humaine, bref, à la doctrine du libre-arbitre, qui implique un choix possible et nécessaire entre le bien et le mal. En quoi elle s'oppose à la fois au matérialisme qui prétend réduire l'esprit à l'état de machine et au transcendantalisme qui voudrait le confondre dans le Grand Tout, autant dire dans le Grand Rien-du-tout... C'est, en un mot, la digne et juste tradition de la volonté raisonnable et responsable qu'il défend contre les entreprises omniformes de l'invasion asiatique.

« Trop souvent hélas, ajoute-t-il, la défense de l'Occident ne fut que la défense des errements occidentaux... Par une sorte de paradoxe pervers, nous avons prétendu à la supériorité dans tous les domaines, hormis le seul où nous étions effectivement supérieurs; nous avons étendu à l'Asie entière les « accidents » de l'Europe, et nous nous sommes pudiquement gardés de toucher un mot de ce qui en constitue la « substance ». Nous avons bien pu enseigner aux Asiatiques à se vêtir à l'euro-péenne dans le moment même où nos modes atteignaient à un point de l'ardeur qu'elles n'avaient jamais dépassé, et pendant ce temps-là, au lieu de leur inculquer nos idées les plus saines, nous nous sommes imbibés de leur plus malsaine idéologie.

(1) Conférence faite à la « **Ligue Orientale** » le 13 novembre 1925, par Mme V. de Saint-Point.

Le fatalisme, le pessimisme, l'exhibition de l'esprit combatif, le mépris de la justice individuelle, ont envahi notre patrimoine intellectuel comme autant de parasites; ils y ont si bien prospéré qu'ils forment pour ainsi dire la religion négative de ce temps.

« Nous avons conquis les corps, et l'Orient a conquis notre âme. Ah ! que ce serait plus beau que le contraire fut vrai. »

Mais, qui parle encore de guerre. Le tocsin n'a pas sonné. Par ce temps d'abaissement moral et de féroce égoïsme qui n'est tel que par notre grande faute à tous, orientaux et occidentaux, la même meule de souffrance nous écrase, aussi je doute fort que nous en arrivions à nous poser délibérément en frères ennemis.

Pour le moment, entre les multiples leçons que nous donne le malheur général, prenons une joyeuse récréation. Écoutons Paul Morand nous conter de cette manière unique dont lui seul a le secret, l'histoire de « **Bouddha Vivant** ».

Dans cet ouvrage nous trouverons, effleurées, bien des questions nées de notre faiblesse naturelle. Telles celles : de la diversité des manières de sentir, d'aimer, de comprendre, de vouloir, du sens de l'idéal et de l'inhumain préjugé de race.

La lecture de « **Bouddha Vivant** » est facile, agréable. Aussi facile que celle de l'immortel « **Candide** » de Voltaire et, par moments, aussi touchante que celle de « **La Chaumière Indienne** » de Bernardin de Saint-Pierre.

...Dans son royaume de Karastra qui « est long comme l'Italie et forme une jungle si contenue qu'un singe peut le parcourir de branche en branche sans toucher terre », vit le prince royal Yâli.

Le hasard qui, presque toujours, fait assez bien les choses quand la méchanceté des hommes et leur stupidité ne viennent pas défaire son œuvre, lui fait faire une connaissance qui, très tôt, va se muer en amitié : celle de son chauffeur Renaud d'Ecouen.

Ce dernier est lui aussi très jeune, car l'épopée de la guerre qu'il n'a ni matériellement ni consciencieusement vécue, lui paraît aussi ennuyeuse que certains interminables récits des célèbres luttes livrées par les hébreux avant de prendre possession de la Terre-Promise.

Renaud d'Ecouen est jeune. Par conséquent, malgré toutes les faillites de civilisation que l'on peut proclamer, toutes les décadences que l'on peut prophétiser, il a pour lui la vie, l'espérance, le rêve. Ses épaules vigoureuses ne sont pas encore alourdies de ce fardeau précurseur de la vieillesse et du déclin : l'expérience.

Né dans un vieux manoir Louis XIII, situé entre le Vescin et le pays de Caux, Renaud d'Ecouen est le sixième fils d'un gentilhomme normand tué à Verdun. Quand il y pensait, il se prenait à dire : « mon pauvre père est décédé dans un accident terrible... » Renaud laisse, nous dit l'auteur, le monde aller de travers; lui a le cerveau bien fait, servi par d'excellents réflexes, de la décision et, pour l'action, un goût d'autant plus méritoire qu'au fond il ne croit pas en elle; ces traits sont en somme communs aux autres garçons de son époque. Caractéristique individuelle, il a « un cœur chaud et romanesque bien qu'il s'efforce ardemment de déplaire et qu'il réussisse assez bien.

En un mot : dans un monde qui se dit vieux, Renaud est jeune, étonnamment.

D'un seul jet, ardent, pur, brûle en lui la flamme de vie. C'est elle seule qui sera son juge, son maître. Elle seule et... le temps.

Fils de nobles et d'individuels, il étudie à la Sorbonne, aux Langues Orientales. Descendant d'une race forte, il se lance dans les sports : ceux de l'intelligence et ceux du corps. Quelques temps, à la Rotonde, il devient le camarade Cohen. Rien de tel que les gens racés pour se déclasser avec élégance. Il court pour la maison Bugatti...

Puis, il connaît la grande aventure orientale. La science est, au reste, la plus sympathique de cet ouvrage, la plus humaine, parce que la plus héroïque. A tel point que, s'il me fallait dire quel est le personnage principal de ce livre, l'animateur, eh bien, après le symbole toujours réel et vivant de la jeunesse et qui durera tant qu'il y aura des hommes sur terre, je dirais : c'est Renaud d'Ecouen.

Comme pour tous se pose pour lui le procès de l'accident. Homme de muscles assouplis et disciplinés, Renaud est aussi homme au cerveau délié et précocément fort meublé. Avec la même ardeur que, de son automobile il avale l'espace, il dévore les livres. Dans le grand débat, il jette sa mise sur l'Orient. Je l'ai déjà dit : il est jeune et de sang généreux.

Bientôt Moscou le voit et Shanghai où, en 1925, il fonde un enthousiaste journal Jeune-Chine. Il parcourt le Yunnan,

le Tonkin, le Cambodge. Chemin faisant, il ne manque pas de s'apercevoir que la Chine de Claudel et l'Inde de Kipling sont aussi vieilles que la Perse de Montesquieu et les fabuleux récits de Marco Polo. « Ce que Renaud rencontra en Asie, vous le devinez sans peine, n'est-ce pas, ce furent des raisons de moins déluger l'Europe ».

« Mystères de l'âme, discute du corps dans un bain de vie collective, contacts avec l'absolu, calme nécessaire à un jeune esprit trop tôt parvenu au dernier degré de l'acidité, leçons de sagesse et de dignité, fuite dans un nouveau Moyen-Age, tant ce que Renaud était venu chercher, — et jusque-là vainement, — en Asie, il le trouva par une surprise du sort, au royaume de Karastra. Parti de Paris comme un frelon, il ne s'était d'abord jamais demandé où se situait au juste cet Orient dans on parlait tant. Les cocotiers de Ceylan, les cuirasses de Nagasaki, les mosquées de Samarcande, le Louksor Palace Hotel, le Mur des Lamentations à Jérusalem, ou la tente de feutre des grands seigneurs nomades de Mongolie, était-ce le même Orient ? Il s'aperçut alors que ce problème de l'Est contre l'Ouest, qui le passionnait, ne se posait peut-être pas seulement dans le sens horizontal, mais qu'il y avait aussi un problème Nord contre Sud... »

Sous les tropiques d'Asie, la destinée le met au service du prince Yâli, en qualité de chef mécanicien. Alors un miracle s'accomplit. Sans doute avec toute la bienveillante complicité de cette étrange force qu'est la jeunesse. Renaud devint très vite le compagnon du Prince Héritier du royaume de Karastra.

Un lien les unit : l'amour de la mécanique. Tous deux sont sans intérêts immédiats, sans arrière-pensées. N'oublions pas qu'ils sont jeunes, ainsi pouvons-nous facilement arriver à imaginer qu'ils se traitent rapidement de pair à compagnon. De vrais amis.

La vitesse, cette beauté nouvelle dont s'est enrichi le monde, suivant l'expression de Marinetti, de loin, par l'intermédiaire de l'auto en mouvement et de la pensée toujours en éveil Renaud, ensorcele le Prince Yâli.

Insensiblement, après être lié d'amitié avec son chauffeur, Yâli se prend à rêver d'un long voyage qui le ferait aborder aux pays des trains qui dévorent l'espace, des grands paquebots qui sillonnent les mers... jusqu'aux terres aux maisons géantes... Enfin, au pays où l'homme se croit le vrai maître.

Grâce à la promptitude d'esprit et au sang-froid de Renaud, un beau jour le Prince Yâli quitte son futur royaume de Karastra. Sans regret, malgré la surveillance étroite dont le faisait entourer son père, le roi Indra qui, « avait l'air d'un ibis engraisé de serpents. »

En compagnie de son ami, de la ville interdite, il entre dans le chemin de la vie sans maison. De la terre jaune, il s'en va dans la brumeuse Angleterre.

Bientôt, il y connaît toutes les formes de l'étonnement, dont la plus grande, celle peut-être qui est la plus capable d'ouvrir le cœur et le cerveau d'un oriental, est la vue de la misère de ceux que Jack London a appelés : « **le peuple de l'abîme** ».

Admis à Cambridge, il a l'intention d'y poursuivre de sérieuses études. Mais déjà Renaud souffre atrocement du mal qu'il a contracté pendant son séjour sur la terre couleur de safran. Il a la fièvre. Trop faible pour rentrer dans son pays natal, il est opéré du foie en Angleterre. Et, l'aile de la mort qui doit l'enlever à ce monde sans héroïsme, l'effleure déjà.

« Son état est désespéré; il le sait. Le Prince est présent. A Yâli, il semble que c'est le bateau qui le porte qui s'enfonce sous lui et qu'il ne pourra survivre. Comme les êtres primitifs, il sait, bien avant qu'elle ait frappé, que la Mort est derrière cette porte.

« Renaud regarde sans cesse ses doigts comme ceux qui ont été empoisonnés par le datura. Ce geste ne trompe pas.

« — Avant de guérir et de rentrer dans la vie... — commence Yâli.

« — Laissez donc, — soupire Renaud. — Cela m'est égal de mourir... »

« ...Il sourit. La pudeur l'empêche d'exprimer sa panique, de crier qu'il est en Occident, sur la terre ferme et qu'il ne veut, à aucun prix, disparaître, bien qu'il ait si souvent répété du bout des lèvres qu'il n'y a qu'un glissement imperceptible de la vie à la mort. Certes, quand il était bien portant, il lui arrivait de dire : « je ne veux pas vivre vieux », mais jamais : « je veux mourir jeune ».

« ...Il pense à ses camarades, à Raymond Radiguet, à Emmanuel Fay... »

« ...Yâli se retire.

« Quand il revient le lendemain, de très bonne heure, — le jour pointe à peine et les sirènes des usines déchirent l'aube comme un angélus industriel, il apprend que Renaud a cessé de vivre. La nurse ajoute qu'il s'est débattu toute la nuit. »

Ainsi, après sa vertigineuse randonnée dans le monde, s'en est allé celui qu'il me plaît d'appeler le Paladien Renaud.

Seul maintenant, Yâli médite. Lentement, il se souvient de son pays. Son cœur abondamment est lourd dans sa poitrine. Le collègue ? il le délaisse. A quoi bon étudier, puisque n'est plus le frère d'Occident dont les paroles étaient seules capables de l'enseigner.

Il se sent faible et las. Devant ses yeux se déroule l'aube de sa jeunesse. Chose étrange, ne lui apparaît-elle pas comme celle de Bouddha revenu au monde...

Kapilavastou, la capitale de Cahyas, n'est-ce pas un peu le royaume de Karastra... Les songes font suite aux songes, empiétant peu à peu sur la réalité. Des apparitions nées de ce cœur esseulé de jeune oriental prennent corps à l'heure où le jour pleure comme éternellement pleure la souffrance du monde en mal de devenir... Alors, de plus en plus abîmé dans un univers de pensées et de ressouvenirs, Yâli rêve d'être le sauveur de ce monde qui souffre.

La mission, celle du prochain Bouddha, ne lui semble-t-elle pas toute tracée par ces paroles saintes : « mettre la douleur en faillite, ruiner le mal. » De plus en plus sûr d'être le Seigneur Maïtreya, Yâli se lance dans une nouvelle aventure. Il va conquérir le monde à la souffrance. L'enlever aux épais-ses ténèbres du mal.

A divers signes, des excentriques, des illuminés, des oisifs et des mécontents le reconnaissent sans peine pour le Bouddha Vivant.

Mrs Christobal Handy, présidente de la société « Gates of the East » l'exhibe en soirée comme une curiosité rare.

Les événements se précipitent, semblant corroborer en tous points l'illusion de Yâli. Avec une intensité qui va chaque jour croissant, le monde se présente à lui comme une maison en flammes, dont nul ne se soucie... Promenant ses regards apaisés sur tout ce qu'il entoure, le futur sauveur du monde décide de s'en aller en France, au cœur même de l'Occident. De l'incendie.

Adieu richesse, confort. Yâli, Prince Héritier du royaume de Karastra, n'est plus qu'un vagabond tranquille, inoffensif. Une sorte d'ascète exotique. Ayant tout abandonné, vivant d'aumônes et ne possédant plus que son âme, le sort en la personne de la très snob et riche américaine Rosemary, lui fait rencontrer le visage de l'amour. Rosemary est très jeune et belle. Elle n'a encore jamais aimé.

Pour son malheur, en tant que sage, Yâli lève sur elle ses yeux sombres de fils du Sud... et, l'ombre du désir, imperceptible tout d'abord, envahit de plus en plus son être.

Libre fille d'Amérique, « Rosemary fixe le Prince :

« — Vous avez deux charmantes petites lumières au fond des yeux, Yâli. Ils sont si étroits en ce moment qu'on ne voit plus qu'elles. Je crois vraiment que je vous aime.

« Il faut connaître l'amour oriental, ses longs travaux d'approche, ces interminables hommages qui n'osent jamais cheminer que sous le couvert de symboles, qui ne se risquent qu'en jeux de mots, en discrètes allusions poétiques inspirées des meilleurs classiques, pour comprendre l'effet que cet aveu à bout portant a pu produire sur Yâli. Il vacille, en s'efforçant de rester impassible.

« — Il ne faudra m'aimer, — répond-il, — que lorsque je serai un saint.

« — En tout cas, vous êtes déjà un très grand homme. Vous, avez-vous aimé ?

« — Je n'ai jamais eu près de moi, ô Vase de Vertu, que des femmes achetées, capturées, ou que l'on m'avait offertes en présent. »

Et le cœur jeune qui bat lourdement sous l'habit de fou que porte Yâli, se prend dès lors à souffrir.

La vie d'ascète ne se règle plus qu'au gré des caprices de Rosemary.

Pour la possession de la connaissance, le renoncement. Mais, en pleine jeunesse, qui peut jamais renoncer... Or, Yâli peut-il entièrement renoncer à son premier, son unique amour...

Rosemary dit qu'elle l'aime et, cependant elle s'en revient en Amérique. Alors, Yâli comprend qu'il n'est plus : « ni un Prince Héritier, ni un Bouddha, ni un ascète : mais un homme faible et vaincu.

Le retour de Rosemary... Yâli l'attend comme après une noire nuit, on espère voir se lever l'aurore. Hélas, il tarda si longtemps que mortifications et prières sont incapables

de dompter le désir de ce jeune cœur qui n'est plus que flammes.

Vers son amour, en Amérique, Yâli s'en va, car, le pauvre, il n'est : « plus qu'un homme qui va essayer de retrouver une femme, au-delà des mers. »

Jusque là notre héros Prince ou prophète, ignorait la férocité du préjugé de race. A New-York, force lui est de s'apercevoir qu'il n'est qu'un homme de couleur.

Rosemary... en Europe, si lointaine fut-elle, pour lui homme jeune, elle était une femme jeune et belle. En Amérique, elle n'est plus qu'une blanche et, quels que puissent être les titres et richesses de Yâli, il reste un homme dont le teint n'est fait ni de lys, ni de roses.

Il l'avait rencontrée sur la route de sa vie. Quelques jours, elle lui avait souri du seul sourire qui encourage un homme. Quelques jours, en France, il avait pu croire... Mais, ils sont en Amérique, dans son pays, sa race à elle. Aussi, la quitte-t-il en la remerciant, et s'inclinant doucement, il lui dit :

« — Je suis indigne, je suis très indigne...

« Il accompagna ces mots d'un sourire d'Orient où il entre de la distance, de la politesse, de la cruauté ou de la douleur, mais de la joie, jamais. »

Dans son pays d'Asie, il s'en alla. Son peuple l'attendait car, le roi Indra était mort depuis peu. Sous le nom d'Indra III, Yâli lui succéda. Sur lui, au jour solennel de la prise de toute sa puissance, « s'inclina le parasol à neuf étages.

Aussi, pour la plus grande joie des lecteurs, se termine heureusement l'aventure occidentale du Prince Yâli, le Bouddha Vivant.

A cette odyssee qui se termine presque en conte de fée, combien je préfère l'aventure héroïque de Renaud d'Ecouen.

Le Paladien Renaud en est mort. Il a payé son désir, de sa vie. Quant à Yâli, pèlerin de l'Occident, il s'en est retourné en Orient pour y couler tranquillement ses jours comme l'ont fait ses pères : sans effort.

.. .. .

Ce conte, si rempli d'aventures, étincelle de toutes les facettes de l'esprit le plus français qui soit : celui qui a sa source dans la pitié qui rit pour ne pas pleurer.

Ainsi que je l'ai, au début de cette étude laissé entendre, il soulève de graves, d'angoissants problèmes qui tous peuvent se résumer en la formule explicite de Rudyard Kipling : « East is East and West is West, and the two shall never meet » (1).

Et pourtant, ils ont fait dans ce roman même, chacun, les premiers pas de la rencontre.

Elargissons cette affirmation du grand écrivain anglais et nous arriverons à celle-ci, pessimiste pour l'heure, optimiste et encourageante pour l'avenir : les hommes sont encore des secrets vivants, des énigmes. A peine s'ils arrivent à se comprendre eux-mêmes. Se comprendront-ils un jour entre eux ? Difficilement sans doute, mais, certainement. Car, si différente qu'elle puisse être, l'humanité entière du haut en bas de l'échelle sociale, du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, se connaît peu à peu à ce qu'elle souffre, pense, veut, agit et... se console de chimères avec d'autant plus de facilité qu'elle est plus malheureuse.

Depuis la guerre, où, sans vergogne, on a pu glorieusement faire marché de tout, de plus en plus nombreux, des vendeurs de tout acabit envahissent les temples : science, art, morale. Aussi, l'annonce de la veuve d'un prophète qui, certainement ne peut manquer de les chasser, est-elle à peu près regardée comme a dû l'être, par Noé et les siens, la colombe porteuse du rameau d'olivier.

Déception cruelle : le plus souvent le manteau de ces nouveaux sauveurs de l'humanité cache de bien peu recommandable marchandise. Ayant cru rencontrer son berger, le troupeau humain trouve le plus souvent un loup ravisseur. Et les moutons bêlent...

Dans ce temps où les messies fleurissent comme parterres au printemps, le sourire bienveillant de Paul Morand est un judicieux encouragement à la sagesse.

Tous, nous avons rencontré, du moins une fois, un de ces prétendus détenteurs du secret de la paix et de la félicité. Peut-être l'avons-nous écouté d'une oreille trop naïve et complaisante.

Est-ce un mal ? Ces néo-Christ sont si nombreux, qu'il faut presque faire preuve de courage pour leur résister.

(1) Orient est l'Orient et l'Occident est l'Occident et les deux ne se rencontreront jamais.

Il y a ceux des dimanches londoniens. La Palestine en reçoit à chaque arrivée de paquebot.

Plus fortunés, il y en a qui survolent les terres en avion, descendent dans les palaces, jouent au criquet et balbutient devant leurs fidèles extasiés les rudiments de je ne sais quel maigre évangile.

Que, dans un roman, un jeune Prince d'un lointain royaume d'Asie s'en vienne sérieusement à s'imaginer qu'il est le Bouddha Vivant revenu sur la terre, il n'y a là rien qui surprenne à notre époque où, certain Messager divin né aux Indes et malasé au creuset de toutes les fièvres d'Europe, est imaginé par ses disciples comme la triple synthèse du Nazaréen, de Bouddha et du Prophète de l'Islam.

Puisse ce délicieux conte de Paul Morand guérir un peu l'humanité souffrante de sa trop grande crédulité en tous les prétendus Messies.

Puisse-t-il surtout prouver en riant aux hommes qui, trop souvent hélas, se haïssent par ignorance pure, qu'ils sont des êtres faits pour se respecter. Et que, si même ils n'arrivent pas à se comprendre, ils ont le devoir de s'aider parce que tous, plus ou moins, souffrent... sans toujours savoir le pourquoi de leur douleur.

Jeanne MARQUES.

L'HUMOUR LITTÉRAIRE



PIERRE MAC ORLAN
loin du Quai des Brumes



PAUL MORAND
ou le Bouddah vivant.

BRINDILLES

On doit toujours comprendre ce qu'on ne veut pas connaître.

La paresse est une volupté, l'oisiveté est un vice.

NIZZA.

La Finance

Comme nous nous y attendions, le marché des valeurs, depuis plusieurs semaines, se réveille de sa torpeur et dessine une tendance nettement haussière. Cependant, sauf sur quelques titres, les changements de cours ne sont pas sensibles. On sent, dans l'allure générale du marché, plus d'activité, et les transactions se font naturellement plus nombreuses.

Quoique la cote soit un peu alourdie par de grosses réalisations de bénéfiques, la tendance n'en demeure pas moins ferme et la confiance est toujours vivace grâce à la campagne cotonnière qui s'annonce exceptionnelle cette année.

Les valeurs foncières sont en vogue; elles méritaient bien qu'on s'occupât un peu d'elles. La fermeté du prix du coton n'est pas pour rien dans la belle tenue de ces valeurs qui promettent encore.

Dans les valeurs bancaires, toujours l'Orient et l'Athènes n'ont cessé d'être à la mode. Le Crédit Foncier Egyptien étonne tout le monde par sa hausse brusque et inexplicable. Apparemment, cette plus value serait due aux achats de Paris.

En effet, les Français songeraient, déjà à placer leurs capitaux à l'Etranger, dans l'incertitude de la situation politique en France à la rentrée des Chambres.

Nos fonds d'Etat sont très fermes et très recherchés.

Dans les industrielles, signalons le petit saut que fit la Salt & Soda jusqu'à 22/9. Mais il est étonnant que la Port-Said Salt n'ait pas, vu des cours meilleurs. En effet, la réduction du capital social de l'United Salt Coy. est chose décidée, dit-on. Cette Société distribuerait à ses actionnaires — la Salt & Soda et la Port Said Salt — un acompte de sh. 10/-. La Salt & Soda rachèterait ses obligations 5% et la Port Said Salt distribuerait à ses propres actionnaires les sh. 4/9 qu'elle recevrait de l'United Salt Coy.

Le groupe des Sucrieries gagne un terrain appréciable. Il n'est qu'au début de son mouvement.

UNE NOUVELLE ACQUISITION de la JOSY FILM

Nous apprenons avec plaisir que la Société JOSY FILM, fermière déjà des trois plus grands Cinémas Théâtres d'Egypte (Mohamed Aly, Métropole, Josy Palace), vient de se rendre acquéreur du Cinéma Iris d'Alexandrie.

De notables et importantes modifications y seront apportées. Sa réouverture sensationnelle, en octobre prochain, se fera sous le nom de JOSY PALACE pour faire digne pendant à l'Etablissement de même nom du Caire.

Comme on le voit, la diligente activité de la JOSY FILM ne se relâche point et c'est à juste raison que cette Société est considérée, à l'heure actuelle, comme la plus importante et la plus puissante organisation Cinématographique et Théâtrale d'Egypte.

Demandez un spécimen de notre
revue - - - - - LISEZ-LA

Si vous approuvez notre
effort - - - - - AIDEZ-NOUS

Faites-nous parvenir votre souscription

NOS GRANDS CONCOURS DOTÉS DE PRIX

Mots croisés par M. Goldenberg

Les gagnants du Concours

- horizontalement
- | | | | | | | | | | | | |
|-----|---|---|---|---|---|---|---|---|---|----|----|
| | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | 10 | 11 |
| 1. | | | | | | | | | | | |
| 2. | | | | | | | | | | | |
| 3. | | | | | | | | | | | |
| 4. | | | | | | | | | | | |
| 5. | | | | | | | | | | | |
| 6. | | | | | | | | | | | |
| 7. | | | | | | | | | | | |
| 8. | | | | | | | | | | | |
| 9. | | | | | | | | | | | |
| 10. | | | | | | | | | | | |
| 11. | | | | | | | | | | | |
- Nom vulgaire des cochenilles
 - Prophète - Roi de Thèbes.
 - Oiseau coureur - Article arabe-consonne.
 - Consonne - Solde des sous-officiers et soldats - Consonne - Adverbe.
 - Appliquerai sur - Commence au 1er Janvier.
 - Consonne - Préposition - Femelles du Sanglier - Consonne.
 - Consonne - Plateau Algérien - Ville de France.
 - Préfixe - Partie du corps - Tendre.
 - Lacs salés Algériens (1ère lettre changée) - Anagramme
 - Boisson - Voyelle - Ophidiens.
 - Allongerions.

Verticalement:

- Poissons acanthoptères.
- Roi de Juda - Consonne - Félin.
- Anagramme de déplane - Anagramme de loi.
- Physicien français - Intenter.
- Voyelle - Fleur - Voyelle.
- Rendre inutile.
- Pronom - Bratype - Consonne - Voyelle.
- Nom donné à deux vents du Nord - Port sur la Baltique.
- Poil - Fils de Jacob.
- Vers en anglais - Mot enfantin - Marquas.
- Flatteurs.

NOS PRIMES.

- 1er Prix. - Un abonnement d'un an à « La Semaine Egyptienne ».
- 2ème Prix. - Une douzaine de bouteilles de bière Amstel.
- 3ème Prix. - Un portefeuille en cuir.
- 4ème Prix. - Un abonnement de six mois à « La Semaine Egyptienne ».
- 5ème Prix. - Une jolie boîte de papier à lettres.
- 6ème Prix. - Deux boîtes de poudre des Etablissements Aug. Bermond de Nice.
- 7ème Prix. - Une douz. de bouteilles de bière Crown ou Pyramides.
- 8ème Prix. - Un album pour autographes.
- 9ème Prix. - Un encrier.
- 10ème Prix. - Un album pour photos.

LES SOLUTIONS DOIVENT NOUS PARVENIR AVANT LE 7 OCTOBRE 1927 ACCOMPAGNEES DU BON CI-CONTRE ELLES SERONT PUBLIEES DANS NOTRE NUMERO DU 15 OCTOBRE

SOLUTION DU PRECEDENT CONCOURS.

Horizontalement.

- Lannelongue.
- Aboutirai.
- Rotira-Pont.
- Guisse-cobéa.
- Eloa-Céleri.
- Ninn-stéril.
- Te-Thot.
- Ister-enoua.
- Hygirm.
- Déguisée.
- Encrassions.

Verticalement.

- Largentière.
- Abouliés-en.
- Notion-tu.
- Nuissance-d r.
- Etre-Rhéa.
- lia-cst-y g s.
- Or-Céthegus.
- Napoléon III.
- Gioberto-sa
- U-Neri-Uxen.
- Entaillâmes.

- 1er Prix: Mme Dumartean. Villa No. 111, Meadi.
- 2ème » Mlle Simone Levy. Station Gianaclis, Ramleh.
- 3ème » M. Auguste Adm. Municipalité d'Alexandrie, Chatby.
- 4ème » Mlle Schwartz. 4, Rond Point Suarès, Le Caire.
- 5ème » Mlle L. Broussali. 1, Rue Quadi El Fadl, Le Caire.
- 6ème » M. François Sabella. Saba Pacha, (Ramleh).
- 7ème » M. Max Steinauer. B.P. No. 429, Le Caire.
- 7ème » Mlle Castrinoyanès. 13, Rue Saha, Le Caire.
- 8ème » M. A Soriano. B.P. 1107, Le Caire.
- 9ème » Santo Levi. 4, Rue Abdel Hak El Sombatti, Le Caire.
- 10ème » Mlle Alex. Vafiadis. B.P. 53, Port-Said.

Concours des mots croisés
BON

SERVICE	PAQUEBOTS
HEBDOMADAIRE	DE
PAR LES	GRAND LUXE
DES	
MESSAGERIES MARITIMES	
"CHAMPOLLION" 17.000 tonnes	
"MARIETTE PACHA" 17.000 tonnes	
AVEC GARAGE SPÉCIAL POUR AUTOMOBILES	
Au départ d'ALEXANDRIE :	
Tous les SAMEDIS à 1 h. 30 p.m. pr. MARSEILLE et LONDRES.	
Tous les LUNDIS ou MARDIS à 1.30 p.m. pr. BEYROUTH, SMYRNE CONSTANTINOPLE, LE PIRÉE, NAPLES, MARSEILLE.	
Au départ de PORT-SAID :	
Quatre fois par semaine pour MARSEILLE et LONDRES.	
Tous les 15 jours, le MERCREDI à 1 h. p.m. pr. DJIBOUTI, COLOMBO, SINGAPORE, SAIGON, SHANGHAI, KOBE, YOKOHAMA.	
Tous les 15 jours, le MARDI à 1 h. p.m. pr. DJIBOUTI, MOMBASA ZANZIBAR, MADAGASCAR, La RÉUNION, MAURICE.	
Tous les 29 jours, le MERCREDI à 1 h. p.m. via Aden, Colombo pour L'AUSTRALIE.	
Tous les 29 jours, le MARDI à 1 h. p.m. pour l'INDO-CHINE, via Djibouti, Colombo, Singapore.	
EGYPTE { Agence Générale : ALEXANDRIE, 1, rue Fouad 1er. LE CAIRE, Tél. 392, Rue Kamel, près Shepheard's Hotel.	

LISEZ TOUS
CINÉMA D'ORIENT
La seule Revue Cinématographique
paraissant en Egypte
ON S'ABONNE A
ALEXANDRIE 8, RUE DÉBBANE
P.T. 25 par an.

Les Primes sont exposées à la Librairie d'Art 23, Rue Kasr-el-Nil, Le Caire

"HIS MASTER'S VOICE"

K. F. VOGEL

Seul Concessionnaire de

"The Gramophone Coy. Ltd."



Essayez le
Nouveau Gramophone
"HIS MASTER'S VOICE"

c'est la réalisation de la perfection.

*Il augmente de 50 % la sonorité du
disque et améliore la qualité du rende-
ment à un tel point que l'on croit à la
présence des exécutants.*

Une Succursale

vient d'être installée à

HELIOPOLIS

(à l'entrée de la Ville)

10, Boulevard Abbas — Téléphone No. 14-57 Zeitoun

LE CAIRE

Rue Maghraby (Imm. Continental-Savoy)

Téléphone No. 35-22 Ataba.

Boite Postale 1416

ALEXANDRIE

28, Rue Chérif Pacha

Téléphone No. 14-94

Boite Postale 414